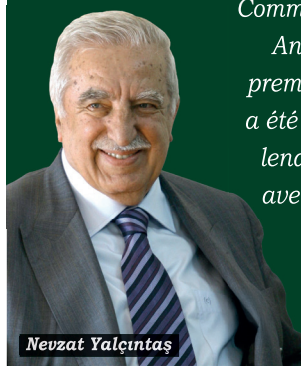




Le style danois

Meliha Serbes
> P. 7

Nouvelle année 2026



Comme avant chaque Nouvel An, cette année encore, la première chose que j'ai faite a été d'acheter le Grand Calendrier éducatif à feuillets avec horloge (Büyük Saatli Maarif Takvimi).

Dr Hüseyin Latif
> P. 5

« Mémoire : Dialogues au fil des âges »

Avec ce numéro, un supplément du Lycée St. Michel

Pages I-VI



Aujourd'hui la Turquie



N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal

JOYEUX ANNIVERSAIRE 20 ANS



Les restaurants étoilés Michelin en Turquie et la transformation de la culture gastronomique

Dr Gözde Kurt Yılmaz > P. 8

100 TL - 9 euros



www.aujourdhuilaturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 250, Janvier 2026



Dr Mireille Sadège

Docteur en histoire des relations internationales

L'huile d'olive : un trésor vivant du terroir

Le vendredi 5 décembre, c'est sur une invitation du directeur de vente, M. Eyüp Malay et Mme. Elif Erol, que nous avons pu suivre l'une des rencontres « Les Tables de la Récolte ». Dans une atmosphère conviviale, entre dégustation et savoir partagé, cette rencontre mettait à l'honneur deux trésors de la gastronomie anatolienne : le fromage et l'huile d'olive extra vierge. Deux produits simples en apparence, mais porteurs d'un savoir-faire ancestral où se rencontrent science, nature et culture. À travers l'huile d'olive et le fromage, ce sont deux univers qui dialoguent : le végétal et l'animal, le soleil et la terre, la fluidité de l'huile et la densité du lait. Ces produits racontent une même vérité : bien manger, c'est se souvenir. C'est préserver des gestes, des savoir-faire, des paysages. C'est reconnaître, dans la simplicité d'une saveur, la profondeur d'une culture.

Lors de cet événement, la fondatrice de la maison NovaVera, Bahar Alan, a présenté trois variétés d'huile d'olive, tandis que Neşe Biber et Berrin Bal

Onur nous ont parlé des fromages du terroir anatolien. La cheffe Aylin Yazıcıoğlu et le chef exécutif du Swis-sotel, Söner Kesgin, ont accompagné la soirée de dégustations assorties d'huiles d'olive.

Nous avons ainsi dégusté ces huiles en écoutant les informations fournies par Bahar Aslan. Une découverte passionnante et enrichissante.

> P. 6

Quand la mémoire se fait couleur : un éclat de création au cœur de Saint-Michel



Au Lycée Saint-Michel, l'art n'est pas un simple domaine d'étude : il est une respiration, une façon d'habiter le monde et d'en éclairer les mystères...

Depuis toujours, notre école accorde une place essentielle à la création et aux langages sensibles.

Mais avec le projet « Mémoire : Dialogues au fil des âges », un projet artistique hors du commun, cette vocation prend une dimension nouvelle, plus profonde encore, comme si un fil secret venait relier l'intime à l'universel. La valeur ajoutée de ce travail dépasse largement le cadre académique : il offre à notre communauté un espace rare où se rencontrent l'émotion, la transmission et le geste créateur. Ici, la mémoire familiale devient une matière vivante. Un souvenir murmuré, un lieu oublié, une image qui tremble entre deux générations : tout cela se métamorphose en couleur, en trace et en mouvement. Ce projet a le parfum des confidences et la force des révélations.

Aujourd'hui la Turquie
Saint-Michel



Son caractère innovant tient dans cette alchimie singulière : pour la première fois

dans un établissement scolaire, un parent, un élève et un artiste partagent le même espace de création, tissant à trois une œuvre à la fois personnelle et collective. Deux toiles dialoguent, deux sensibilités s'approchent, tandis que la présence discrète de l'artiste, tel un passeur de lumière, ouvre un chemin où le passé se réinvente et le présent se colore d'échos nouveaux. Cette rencontre, unique et fragile, fait naître une forme d'art qui n'existait pas encore.

Voir ce projet éclore au sein de notre lycée est une source de fierté profonde. Chaque atelier devient un moment suspendu, un fragment d'humanité capturé dans la vibration d'un pinceau.

> P. I



Clair

Ali Türek > P. 4

Retour sur...

Penser le présent avec *Aujourd'hui la Turquie*, Derya Adıgüzel, p. 4

« Accepter de perdre nos enfants »...
Raphaël Pazuelo, p. 8

Eternity ou le vertige du choix éternel...
Simruğ Bahadır, p. 10

La Turquie au palmarès des voyages pontificaux



Gisèle Durero-Köseoğlu > P. 9

250 ans à décider de ce qu'est l'art



Sırma Parman > P. 10





Can Baydarol

Lors du 39^e Congrès du CHP, le président du parti, Özgür Özel, a formulé deux promesses qui me concernent directement sur le plan professionnel. J'avais déjà partagé, dans mon précédent article, les difficultés liées à l'objectif d'adhésion pleine et entière à l'UE. Même s'il est difficile, dans les conditions actuelles, que la Turquie retrouve une trajectoire crédible vers l'adhésion, j'ai sincèrement apprécié d'entendre le président du CHP rappeler que cet objectif devait malgré tout être maintenu.

Venons-en à la seconde promesse : une Europe sans visa pour tous les citoyens turcs. Dans un contexte où l'économie turque affiche une performance aussi médiocre, cela semble extrêmement difficile. Si, aujourd'hui, les pays de l'UE annonçaient la levée des visas pour la Turquie, il faudrait se poser la question suivante : combien de citoyens turcs se présenteraient aux portes de l'UE ? Même si la libéralisation des visas n'apporte pas avec elle le « droit à la libre circulation des travailleurs », elle conduit inévitablement à s'interroger sur le risque de migration irrégulière.

À ce stade, il est utile de souligner deux autres réalités.

- Le nombre élevé de migrants arrivant en Turquie avec l'objectif d'obtenir un passeport turc afin de migrer ensuite vers l'UE, constitue un obstacle majeur.
- Le profil des personnes désireuses de migrer. Si vous disposez d'un diplôme attestant d'une formation reconnue, votre chemin est déjà ouvert : indépendamment de la question du visa, vous pouvez obtenir rapidement un permis de séjour et de travail. L'exemple le plus parlant est celui des médecins. Naturellement, rien n'empêche les pays de

L'Europe sans visa : rêve ou réalité ?

l'UE de bénéficier de jeunes professionnels formés à grands frais grâce aux impôts payés par nos concitoyens, sans que cela ne pèse sur leurs finances publiques. Mais qu'en est-il des personnes non qualifiées ? Pour elles, les portes restent fermées.

Alors, n'y a-t-il vraiment rien à faire ?

Les travaux engagés dans le cadre de la libéralisation des visas remontent à assez loin. Sur les 72 critères fixés par l'UE, si je me souviens bien, 66 avaient été remplis, et nous avons buté sur les derniers critères. Les deux plus importants concernaient l'alignement de la législation « antiterroriste » sur les normes de l'UE et, en second lieu, les mesures à prendre dans le cadre de la protection des données personnelles.

Même si l'on suppose que, dans le contexte actuel où le processus de « paix » est redevenu le principal sujet de débat dans notre pays, une modification de la législation antiterroriste soit envisageable, je suis convaincu que de nouveaux prétextes surgiront à coup sûr pour ne pas accorder la libéralisation des visas...

Cela étant, la question des visas comporte aussi d'autres dimensions susceptibles de transformer un facteur négatif en opportunité. À cet égard, il convient d'aborder le sujet dans le cadre de l'Union douanière.

Faisons ici une brève évaluation technique. L'Union douanière est, pour les pays qui y participent, un régime d'interdictions visant à libéraliser le commerce entre eux. Dans ce cadre, ils ne peuvent pas, dans leurs échanges mutuels :

- instaurer des droits de douane ;
- appliquer des mesures ayant un effet équivalent à des droits de douane ;
- imposer des restrictions quantitatives, autrement dit des quotas ;

- mettre en œuvre des pratiques produisant un effet équivalent à des restrictions quantitatives.

C'est ici que l'importance d'une bonne compréhension des deuxième et quatrième interdictions apparaît clairement. Le maillon le plus faible de l'Accord d'Ankara, qui a établi un partenariat entre la Turquie et la CEE de l'époque, devenue aujourd'hui l'UE, ainsi que de l'Union douanière qui en découle, réside dans le fait que, tandis que la circulation des marchandises est définie, la manière dont ces marchandises sont transportées a été traitée sous un autre intitulé, celui des « services ». Dans ce cadre, les services de transport ont été laissés en dehors du champ d'application jusqu'à aujourd'hui, ce qui a inévitablement conduit à l'apparition de pratiques équivalentes à des droits de douane et à des restrictions quantitatives.

Dans un arrêt de la Cour de justice de l'Union européenne, il a notamment été reconnu que les péages appliqués aux camions transportant des marchandises constituent un type de taxe à effet équivalent, dans la mesure où ils augmentent le prix de la marchandise sur le marché.

Dès lors, lorsqu'on parvient, après avoir obtenu un rendez-vous, à déposer une demande de visa, ne faudrait-il pas également se demander si le paiement des frais de visa ne constitue pas, lui aussi, une taxe à effet équivalent ? À ce stade, il convient d'examiner la situation de deux catégories de citoyens de la République de Turquie :

- Les hommes d'affaires et leurs employés. Là où les marchandises circulent librement, le fait de restreindre, par le biais des visas, ceux qui produisent ces marchandises ou représentent les producteurs, ainsi que les frais perçus pour les visas, constitue une violation des deuxième et quatrième interdictions mentionnées plus haut.

- Les chauffeurs qui transportent les marchandises. Ici encore, nous sommes confrontés à une violation des mêmes interdictions. Une grande partie des chapitres de négociation ouverts dans le cadre de l'adhésion pleine et entière de la Turquie ont été suspendus en raison de la fermeture, par la Turquie, de ses ports et aéroports aux navires et avions de l'administration chypriote grecque du Sud. L'argument principal de l'UE était les obstacles opposés à l'entrée des marchandises de la République de Chypre sur le territoire turc. À l'époque, on rétorquait : « Les marchandises cir-



culent librement, certes, mais sans navires ni avions, vont-elles arriver en Turquie en se promenant tranquillement ? » De la même manière, il est utile de rappeler à l'UE ses propres arguments passés lorsqu'on considère que l'obligation de visa imposée aux chauffeurs routiers (qu'il s'agisse d'un refus de visa ou de l'octroi de visas de très courte durée) va à l'encontre de cette logique.

Pour en venir à l'essentiel, sans trop nous disperser, la suppression totale des visas n'est pas quelque chose que l'on peut réaliser du jour au lendemain. Il faut être réaliste. Le discours de propagande peut être séduisant, mais il faut reconnaître qu'il s'agit d'un discours creux.

Si je ne me trompe, lors d'une visite à Bruxelles effectuée en 2016, durant les six mois de mandat de Davutoğlu en tant que Premier ministre, la question des visas avait été abordée. La partie européenne avait mis en avant la possibilité d'une facilitation des visas pour certains groupes professionnels, sans aller jusqu'à une libéralisation totale, mais Davutoğlu avait rejeté cette proposition avec une approche du type « tout ou rien ».

Si, aujourd'hui, nous formulons la même proposition à l'UE - autrement dit, si nous demandons des facilités de visa et des visas de longue durée pour les hommes d'affaires, chauffeurs de transport, étudiants, universitaires, journalistes, sportifs, artistes, etc. -, quelle serait, selon vous, la réponse de l'UE ?

Alors que l'importance stratégique de la Turquie pour la sécurité de l'UE, la sécurité des routes énergétiques et la durabilité des chaînes d'approvisionnement n'a jamais été aussi grande, pensez-vous qu'il soit insignifiant de négocier la question des visas ?

Nous tenterons d'évaluer, dans notre prochain article, le lien entre la durabilité des chaînes d'approvisionnement et le problème des visas.



Aujourd'hui
la Turquie



Édité et Distribué en France par Les Editions CVMag sarl, 1-3 rue d'Enghien 75010 Paris - France, Tél : 06 80 32 45 17 • Directeur de la publication : Hugues Richard
• Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0526 1 89645 • www.ajourd'huiatourquie.com • alaturquie@gmail.com • Editeur en Europe : Les Editions CVMag • No
ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad.
59 İstanbul • Tél. 0 216 550 22 50 • Genel Yayın Yönetmeni: Hossein Latif Dizdaji • Sorumlu Yazışmaları Müdürü : Ahmet Altunbaş • Comité de rédaction / Yayın Kurulu :
Hüseyin Latif (Directeur), Mireille Sadège, Ali Türek, Aramis Kalay, Daniel Latif, Eren Paykal, Ersin Üçkardeş, Hugues Richard, Sırma Parman, Meliha Serbes • Secrétaire de
rédaction : Annie Lahure • Comité de soutien : Nolvonn Allano, Kenan Avcı, Nami Başer, Burcu Bayındır Dramalı, Kemal Belgin, Haydar Çakmak, Berk Mansur Delipinar,
Bilge Demirkazan, Mehmet Erbak, Sinem Çakmak, Nedim Gürsel, Sühendan İlal, İnci Kara, Sati Karagöz, Zeynep Kürşat Alumur, Onursal Özatacan, Richard Özatacan, Selçuk
Önder, Doğan Sumar, Hacer Tan, Kasım Zoto • Publicité et la communication: Bizimavrupa / CVMag • Conception : Ersin Üçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Yıkılmazlar
Basın Yayın Ltd. Şti. Evren Mah. Gülbahar Cad. No: 62/C Güneşli • Distribution : Par abonnement • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée •
ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Biyıklıoğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros 85 €

altinfos@gmail.com

RENAULT AUSTRAL


FULL HYBRID E-TECH



1.100 km'ye varan sürüş menzili⁽¹⁾
şehir içinde %80'e varan elektrikli sürüş⁽²⁾
Google ile entegre 774 cm² openR ekranları⁽³⁾

mild hybrid motor seçeneği de mevcuttur

Renault Austral'in wltip ölçümlerine göre karma co₂ salımı 107-142 g/km, birleşik yakıt tüketimi 4,7-6,3 lt/100 km aralığındadır. (1) menzil verileri, güncel mevzuata göre ölçülmüş wltip (dünya çapında uyumlu hafif araçlar test prosedürü) verileridir. menzil değerleri, sürüş stili, çevre şartları, batarya durumu gibi faktörlere göre değişiklik gösterebilir. (2) batarya, yol, hava durumu, sürüş şekli ve aracın ağırlığına bağlı değişiklik gösterebilir (Renault iç kaynağı, 2022). (3) versiyona veya motora bağlı olarak değişebilir.

Renault'nun tercihi  **Castrol**

renault.com.tr





Eren M. Paykal

Commençons par Nusantara, la future capitale de la République d'Indonésie, destinée à remplacer

la capitale suffocante de Djakarta (plus de 30 millions d'habitants). C'est un projet de 32 milliards de dollars. Cependant, pour des raisons financières, le projet va sûrement être retardé.

Pour l'Asie, un autre changement de capitale, cette fois pour raisons politiques et logistiques, a été effectué dans la République de Birmanie, qui en 2005 a évincé la capitale Rangoon au profit de la petite mais plus sûre ville de Naypyidaw. Elle se situe un peu dans l'intérieur des terres birmanes, ravagées par des guerres indépendantistes.

Le Kazakhstan : voilà une république turque qui change souvent de capitale. Depuis 1998, Astana en est la capitale. Auparavant, c'était la ville d'Alma-Ata ou Elmalı. Astana a pour un certain temps été nommé Nursultan, pour honorer l'ancien président Nursultan Nazarbayev. Le président actuel Tokayev lui a redonné son nom initial.

Juste un mot pour Islamabad, ville tirée du néant en tant que capitale du Pakistan : ville très belle mais réservée à l'État et au corps diplomatique, avec une remarquable mosquée du grand architecte turc Vedat Dalokay.

On passe en Afrique, avec les aspirations du général-président Sissi d'ériger une nouvelle capitale, Al Masa, suite au

Nouvelle année, nouvelles capitales ?

Je vous souhaite beaucoup de bonheur pour la nouvelle année 2026... Justement, en parlant de nouveautés, je voudrais me pencher avec vous sur les nouvelles capitales, ces nouvelles villes porteuses des aspirations des États qu'elles représentent. Mais aussi, sur d'autres qui dans l'Histoire ont été adoptées comme capitale nationale.

débordement du Caire, ville millénaire mais asphyxiée côtoyant les tombes ensevelies. Soutenue par l'Arabie Saoudite, cette ville pourrait voir le jour dans une dizaine d'années. Le gouvernement Sissi voit dans cette opération une accélération de l'économie égyptienne en déroute suite à la crise palestinienne.

Allons un peu au sud, en Côte d'Ivoire qui fut pendant des décennies la chasse gardée du président Félix Houphouët-Boigny, grand leader de l'Afrique occidentale très proche des États-Unis et de la FrancAfrique. Il a transféré la capitale politique et administrative d'Abidjan à son village natal, Yamoussoukro. Néanmoins, les ambassades sont toujours à Abidjan.



On se souvient aussi d'Abuja, capitale fédérale nigériane qui a remplacé la grande ville côtière de Lagos - qui reste le centre économique de la fédération nigériane.

Je pense que Dakar est aussi très saturé. Le régime souverainiste sénégalais - que je respecte -, pourrait transférer la capitale Dakar, qui est une très belle ville mais très peuplée et débordée, à Diamniadio, ville périphérique où plusieurs ministères ont déjà été transférés. Rien n'est encore officiel.

En Europe, il y a bien sûr eu le changement de capitale en Turquie, avec le transfert de la capitale impériale Istanbul à la capitale kémaliste et républicaine Ankara. Istanbul reste néanmoins le centre culturel et économique de la Turquie.

Nous avons aussi Bonn : une capitale obligée de devenir capitale de la république fédérale allemande, dirons-nous, après l'anéantissement du III^e Reich - Berlin restant la capitale de la république démocratique allemande. Bonn perdit son statut après l'union des deux parties allemandes, la capitale revenant à Berlin unifiée.

Mais l'Europe est pleine de capitales. À commencer par Cagliari et Seborga entre autres... C'est une autre histoire.

Passons aux autres continents.

Le Brésil : ancien empire qui avait pour capitale la ville exceptionnelle de Rio de Janeiro. Une ville qui pour moi se situe parmi les dix premières villes du monde à visiter. Néanmoins, après la déclaration de la fédération républicaine brésilienne, des idées ont été conçues pour établir une nouvelle capitale. Le président brésilien Juscelino Kubitschek de Oliveira a ordonné aux architectes Oscar Niemeyer et Lúcio Costa de réaliser le projet de Brasilia dans les meilleurs délais. Niemeyer est un grand architecte d'obédience marxiste.

Mais il y a aussi des changements contraints, comme le transfert, après l'éruption du volcan de la Soufrière, de la capitale Plymouth de la colonie anglaise de Montserrat, au village Brades, *de facto* la capitale de la colonie.

Pour clore cet article, mentionnons des pays où existent des confusions concernant les capitales...

Je vous demande donc quelle est la capitale de ces pays (sans regarder sur internet !) :

Australie - Canada - Écosse - Nouvelle Zélande...

Bonne année à toutes et à tous, mes amis !



Ali Türek

« Un jour viendra peut-être où tu te lasserai de moi. En partant, laisse-moi avec moi-même, je ne te demanderai rien

d'autre. Laisse-moi seulement moi, je t'en prie. Le reste, ça sera pour toi. »

« Beni benimle bırak » - laisse-moi avec moi-même. Il ne s'agit pas d'un repli, d'un renoncement, mais d'une démonstration de force, d'une frontière. D'une frontière posée par une femme qui ne réclame ni réparation ni reconnaissance, mais affirme son droit à exister hors du regard, hors de la dette, hors de l'amour même. C'est puissant. Ces mots doivent être entendus dans cette voix singulière. Il faut les écouter dans le timbre unique de la voix de Nükhet Duru.

Figure majeure de la musique populaire turque, Nükhet Duru occupe depuis plus de cinquante ans une place à part dans le paysage artistique. Née en 1954 à Istanbul, elle s'impose dès les années 1970 comme une interprète capable de franchir les frontières entre la pop, la chanson d'auteur, le jazz et la musique de scène, sans jamais se laisser enfermer dans un genre unique.

Révélee très jeune par des compositeurs et paroliers importants de son époque, Nükhet Duru se distingue immédiatement par sa voix claire, son phrasé maîtrisé et une présence scénique sobre mais intense. Dans ses chansons qui parlent d'amour, de séparation, de solitude et de

Clair

mélancolie, elle privilégie l'interprétation, la nuance et le sens du texte, toujours avec cette élégance singulière.

Au fil des décennies, elle multiplie les collaborations avec des musiciens, arrangeurs et auteurs reconnus, renouvelle son répertoire et traverse majestueusement toutes les périodes de la Turquie contemporaine. Aujourd'hui encore, elle continue de se produire sur scène et d'enregistrer, incarnant une certaine idée de la chanson turque : claire, sensible, lucide. Un peu comme son nom, Duru... Après tant d'années et toujours avec cette même intensité, elle continue de nous parler de l'amour, de la solitude, de la mélancolie. Tout devient extrêmement beau sous les timbres de sa voix.

Lorsqu'elle chante ces vers magnifiques de Sabahattin Ali, quelque chose vous saisit. Vous en connaissez aussitôt la portée :

« Au plus beau de mes jours, une tristesse sans raison me saisit. De tout le cours de ma vie, dans mon esprit, il reste un arrière-goût amer. Je ne peux comprendre ma peine. Un feu brûle ma chair, mon âme se sent à l'étroit, mon cœur erre dans les montagnes »

Quand elle chante, vous en brûlez pour entendre la suite : « *M'enveloppe, la mélancolie.* »

Et sa voix, à son tour, vous enveloppe. Sans emphase. Sans plainte. Simple-ment.



Derya Adigüzel

Depuis 250 numéros, Aujourd'hui la Turquie s'impose comme un espace d'analyse approfondie des relations

entre la France, la Turquie et le monde. Le journal ne se limite pas à l'observation de l'actualité : il propose une lecture structurée des dynamiques économiques et managériales contemporaines.

Ma collaboration avec *Aujourd'hui la Turquie* s'inscrit dans cette démarche intellectuelle. Mes chroniques, consacrées principalement aux affaires internationales, au leadership et au management, ont cherché à analyser les mécanismes de décision dans un environnement global marqué par l'incertitude, la volatilité et la complexité croissante. Mon expérience dans le conseil en investissement international m'a permis d'identifier une évolution majeure : la performance des organisations ne dépend plus uniquement de facteurs financiers ou opérationnels, mais de leur capacité à articuler vision stratégique, gouvernance responsable et compréhension des contextes culturels. *Aujourd'hui la Turquie* offre un cadre éditorial rare où ces enjeux peuvent être abordés avec rigueur et esprit critique.



Penser le présent avec Aujourd'hui la Turquie

Le positionnement du journal permet également une analyse comparative des modèles de leadership français et turcs. Cette approche met en lumière les convergences et les différences dans les pratiques managériales, tout en soulignant l'importance croissante de l'intelligence culturelle dans les relations économiques internationales.

Au fil de ses 250 numéros, *Aujourd'hui la Turquie* a construit une véritable continuité intellectuelle. Mes contributions se sont inscrites dans cette logique de long terme, en privilégiant l'analyse structurelle aux tendances conjoncturelles et en posant des questions fondamentales : comment décider dans l'incertitude, comment diriger durablement, et quelles valeurs doivent guider l'action économique internationale. Le 250^e numéro ne constitue pas un aboutissement, mais une étape. Il confirme le rôle d'*Aujourd'hui la Turquie* comme plateforme de réflexion stratégique, essentielle à la compréhension des transformations en cours dans le monde des affaires et du leadership global.

Aujourd'hui, à l'heure de ce 250^e numéro, je mesure que la plus grande richesse de ce journal n'est pas seulement ce qu'il raconte, mais la manière dont il invite à penser. Faire partie de cette aventure, c'est accepter de regarder le monde avec nuance, patience et responsabilité - des qualités devenues rares, mais essentielles.



Dr Hüseyin Latif

Docteur en histoire des relations internationales

Comme avant chaque Nouvel An, cette année encore, la première chose que j'ai faite a été d'acheter le Grand Calendrier éducatif à feuillets avec horloge (Büyük Saatli Maarif Takvimi). Depuis mon enfance, il est considéré comme l'un des éléments indispensables de notre maison. Chaque soir, ma mère ou mon père arrachait une feuille de ce calendrier mural et lisait attentivement, le plus souvent à voix haute, ce qui y était écrit au verso.

Chaque soir, après le dîner, la date du jour, son importance, le menu du jour et les maximes faisaient partie de nos sujets de conversation. Ce menu ne s'est jamais retrouvé exactement sur notre table, mais il restait constamment un sujet de discussion.

La face avant du calendrier, où figuraient des informations sur les fêtes religieuses et nationales, les heures de prière, les mouvements du soleil et de la lune ainsi que les saisons, s'était gravée dans nos mémoires tout au long de la journée.

La maison d'édition qui publie le *Saatli Maarif Takvimi* a été fondée par Hacı Kasım en 1860. Celui qui l'a développée est Naci Kasım. Né en 1864, Naci Bey commence à travailler à l'âge de onze ans et, dans les années suivantes, il commence à publier ce qui est aujourd'hui considéré comme le premier calendrier moderne de Turquie au sens contemporain, celui qui orne encore nos murs. J'aimerais également rappeler que cette maison d'édition a publié la première biographie d'Atatürk écrite en alphabet turc.

J'ai également appris que certains en portent des versions petit format dans leurs sacs.



Nouvelle année 2026

À l'approche du Nouvel An, je lis Hüseyin Rahmi Gürpınar. *Metres*, publié par Türkiye İş Bankası Yayınları, est un roman remarquable, superbement adapté en turc contemporain. Malheureusement, l'impression est de mauvaise qualité. Le plus regrettable est que lorsque vous signalez le problème aux vendeurs, ils vous regardent de travers ! Au lieu de s'excuser, ils trouvent mille excuses et en viennent presque à vous dire « allez voir ailleurs »... Je me demande vraiment si ce problème a été transmis à l'imprimerie. C'est

dommage : un si beau livre ne méritait pas un tel résultat. L'un des sujets dont je me plains le plus en Turquie concerne la qualité du papier et de l'impression des livres.

Vous l'aurez sans doute remarqué dans ce numéro : sur notre troisième page, nous accueillons Renault. Et nous avons également un supplément très spécial. Ces derniers temps, le Lycée Saint-Michel a intensifié ses activités artistiques : expositions de peinture, concerts de musique classique, et maintenant, il se présente aux lecteurs de notre journal avec un projet très particulier. Bien entendu, il convient d'en féliciter en premier lieu le proviseur de l'établissement, Jean-Michel Ducrot, ainsi que son équipe.

Nous vous avons déjà annoncé la première bonne nouvelle de la nouvelle année dans notre précédent numéro. Le deuxième volume de notre livre *Les Unes d'Aujourd'hui la Turquie*, dont le premier tome a été publié en 2018, paraîtra au plus tard en février. Tiré en nombre très limité et doté d'une valeur historique, nous vous conseillons de le réserver dès maintenant. Je souhaite dédier cet ouvrage, dont j'ai assuré la direction

éditoriale, à toutes les personnes qui ont contribué, d'une manière ou d'une autre, à notre journal, et tout particulièrement à cet homme exceptionnel et d'une modestie inoubliable : le Professeur Dr Nevzat Yalçıntaş. Le professeur Yalçıntaş accordait une importance toute particulière à la francophonie. Aujourd'hui, c'est son fils, Monsieur Murat Yalçıntaş, qui perpétue ce flambeau. Je tiens à exprimer ici ma gratitude à cette belle famille pour son soutien.

C'était en 2005, je crois. Avec ma collègue Bilge Demirkazan, nous étions allés rendre visite au professeur Nevzat chez lui, à Nişantaşı. Lorsque nous avons sonné à la porte, l'aide ménagère nous a accueillis en nous apportant, non sans empressement, les pantoufles qu'elle avait préparées à l'avance, puis nous a invités dans un petit salon. C'était une petite pièce meublée de chaises anciennes ; nous nous demandions tous deux si l'on pouvait vraiment s'y asseoir. Ne voyant aucune autre chaise - tous les meubles semblaient d'ailleurs avoir la même valeur historique -, nous nous sommes assis. Peu après, la dame est revenue avec un plateau, où se trouvaient deux bols de taille moyenne remplis d'aşure encore chaud, préparé à peine une demi-heure



plus tôt.

Ensuite, le professeur Nevzat est arrivé, nous a serré la main à tous les deux avec beaucoup de délicatesse et a entamé une conversation des plus agréables. Depuis ce jour et jusqu'à son décès, il a suivi régulièrement le journal et nous a toujours accordé son soutien. Mes collègues et moi avons énormément appris de lui : en particulier, sa modestie et sa politique de conciliation.

Enfin, parmi mes lectures de cette année, je voudrais citer quelques livres qui me viennent immédiatement à l'esprit et que je peux recommander :

1. Hüseyin Rahmi Gürpınar, *Metres* [Maîtresse], Türkiye İş Bankası Yayınları.
2. Solvej Balle, *Hacı Hıncı Üzerine* 1. Cilt [Sur le calcul du volume tome 1], Türkiye İş Bankası Yayınları.
3. Metin Arditi, *Le danseur oriental*, éditions Grasset.
4. Émile Zola, *Nana*, Türkiye İş Bankası Yayınları.
5. Mireille Sadège, *Dut Ağacının Gölgesinde* [À l'ombre du mûrier], BizimAvrupa Yayınları.
6. Metin Birkan Yıldırım, *Ömürdür Geçer* [La vie passe], BizimAvrupa Yayınları.
7. Elmaş Kocadon, *Sonra* [Après], BizimAvrupa Yayınları.
8. Didier Raoult, *Homo chaoticus*, Michel Lafon.
9. Jean-Luc Mélenchon, *Faites-mieux ! Vers la révolution citoyenne*, Arion-Robert Laffont.

Que votre nouvelle année soit bonne et remplie de livres.



Dr Olivier Buirette

Si on considère que l'élargissement de l'UE vers l'ex-bloc de l'Est s'est fait en deux temps, le 5^e élargissement de l'UE eut lieu en 2004 avec l'intégration de la majorité des pays d'Europe centrale et orientale, complété par le 6^e en 2007 (Roumanie et la Bulgarie). Le 7^e et dernier en date devait concerner en 2013 la Croatie.

La chaîne d'information *Euronews* organisa en octobre 2025 une série d'entretiens proposant un point d'étape sur l'horizon du 8^e élargissement vers 2030. Une date qui paraissait lointaine, mais finalement assez proche en ce début d'année 2026.

Un des points forts de cette série d'interviews devait être les échanges avec la commissaire européenne en charge de l'élargissement, Marta Kos, ex-ambassadrice de Slovénie en Suisse, qui occupe ce poste depuis le 1^{er} décembre 2024.

Janvier 2026 : où en sommes-nous à propos du 8^e élargissement de l'Union européenne ?

L'état des lieux des candidatures devait permettre de dégager trois groupes de pays quant aux démarches en cours de ratification de l'acquis communautaire (les critères de Copenhague, établis en 1993), dont le paramètre principal est le respect de l'État de droit et des libertés essentielles.

On rappellera donc ici ses principaux points permettant l'élargissement :

- la présence d'institutions stables garantissant la démocratie, l'État de droit, les droits de l'homme, le respect des minorités et leur protection ;
- une économie de marché viable et de la capacité à faire face aux forces du marché et à la pression concurrentielle à l'intérieur de l'UE ;

- l'aptitude à assumer les obligations découlant de l'adhésion, notamment la capacité à mettre en œuvre avec efficacité les règles, les normes et les politiques qui forment le corpus législatif de l'UE (l'« acquis ») et à souscrire aux objectifs de l'union politique, économique et monétaire.

Marta Kos dégage donc les groupes de pays suivants, à savoir :

Des pays en difficulté car partagés entre les influences russes et occidentales : la Géorgie (seul État du Caucase candidat pour le moment), la

Moldavie et la Serbie en proie à une grande agitation sociale. Pour les deux premiers cités, l'influence de la Russie sur les dernières consultations électorales devaient être manifestes. On y ajoutera aussi le cas de la Macédoine du Nord avec ses soucis internes et aussi externes du fait de sa position régionale elle-même.

La commissaire isole bien sûr l'Ukraine, seul pays à avoir un conflit sur son territoire.

Enfin, un dernier groupe de pays correspondant à ce qui reste des pays non-membre de l'UE de l'ex-Yougoslavie, auxquels nous ajouterons l'Albanie qui, avec le Monténégro, se situent en tête du processus de ratification selon Marta Kos.



L'huile d'olive : un trésor vivant du terroir

(Suite de la page 1)

Les huiles d'olives NovaVera

Fondée en 2017 à Ayvalık, au cœur de la mer Égée, la maison NovaVera cultive aujourd'hui près de 55 000 oliviers, répartis entre les plaines côtières et les collines de Manisa, à plus de 600 mètres d'altitude. Chaque arbre y trouve sa propre expression, nourrie par le sol, le vent et la lumière. Comme le vin, l'huile d'olive est l'écho fidèle de son terroir : un olivier de montagne n'aura jamais le même accent qu'un olivier du littoral.

Surnommé depuis l'Antiquité « l'arbre immortel », l'olivier doit sa longévité à une richesse naturelle : les polyphénols. Ces composés antioxydants le protègent des agressions du climat et, par un heureux transfert, nous offrent également leurs bienfaits.

Les huiles d'olive du commerce contiennent en moyenne 70 à 100 mg/kg de polyphénols, mais celles de NovaVera atteignent plus de 400 mg, et parfois jusqu'à 1000 mg/kg. Un véritable concentré de vitalité, reconnu par la réglementation européenne comme bénéfique pour le cœur et la circulation sanguine.

Quand la nature forge la qualité

Ce niveau exceptionnel n'est pas le fruit du hasard. Lorsqu'un olivier traverse des conditions extrêmes - sécheresse, vents puissants, gel tardif, fortes chaleurs ou attaques d'insectes - il réagit en produisant davantage de polyphénols pour se défendre.

Ces années difficiles donnent souvent naissance à des huiles plus puissantes, plus concentrées, au goût intense et profond. La résilience de l'arbre devient alors une force sensorielle : l'huile reflète les épreuves qu'il a surmontées.

Une biodiversité à préserver

La Turquie compte aujourd'hui 99 variétés d'oliviers répertoriées. Certaines prospèrent encore, d'autres sont malheureusement en voie de disparition. À titre de comparaison, l'Italie en recense près de 500. « Nous nous sommes rendu compte que nous ne connaissons pas toujours la vraie valeur de notre propre patrimoine oléicole », confie Bahar Alan. Son ambition : réhabiliter cette diversité, faire découvrir les profils aromatiques uniques de chaque variété et les transmettre aux nouvelles générations de consommateurs.

Trois huiles NovaVera, trois identités

Trois huiles incarnent aujourd'hui la richesse du terroir égéen : Ayvalık, Memecik et Trilye.

- Ayvalık, équilibrée et élégante, offre des notes d'herbe fraîche et d'amande. Elle a remporté 100 points sur 100 au concours international d'Argentine - une distinction rarissime.

- Memecik, originaire de Milas et d'Aydın, dévoile un caractère plus intense : des arômes de feuilles vertes, de tomate et d'amande fraîche, avec une ardeur marquée.

- Trilye, plus douce et veloutée, séduit par ses notes d'artichaut, d'asperge et de roquette sauvage, reflet d'une nature où chaque plante influence l'autre dans un subtil écosystème aromatique.

Cette sensation légèrement piquante au fond de la gorge est le signe d'une huile riche : elle provient de l'oléocanthal, un polyphénol aux propriétés anti-inflammatoires naturelles, comparables à celles de l'ibuprofène. Chaque gorgée devient ainsi à la fois un plaisir gustatif et un geste de santé.

La culture du soin

Chez NovaVera, la production repose sur une agriculture biologique exigeante. « Bio ne veut pas dire sans soin », souligne Bahar Alan : il faut nourrir l'arbre, le protéger, l'observer. Ce travail patient, long et méticuleux donne naissance à une huile pure, sans pesticide, qui porte fidèlement la signature de son terroir.

Pour Bahar Alan, deux facteurs déterminent la qualité de l'huile d'olive : la récolte précoce et le pressage à froid.

Lorsqu'on récolte les olives très tôt, en septembre ou en octobre, le rendement est moindre - 8 à 9 kilos d'olives pour un litre d'huile, contre 5 pour une récolte tardive -, mais la teneur en polyphénols, ces puissants antioxydants, est bien plus élevée.

C'est ce qui confère aux huiles précoces leur amertume, leur piquant et leur force de caractère.



Le pressage à froid, véritable gage de qualité, consiste à ne jamais dépasser 27°C lors de la malaxation de la pâte d'olive. De nombreux producteurs abusent de cette appellation, chauffant la pâte pour en extraire davantage d'huile, au détriment de la richesse aromatique.

La maison NovaVera utilise un système de lames rotatives - beaucoup plus doux que le broyage au marteau, qui dégage trop de chaleur (jusqu'à 45°C). Le résultat : des huiles pures, équilibrées, aux arômes intacts.

Les nuances du goût et les pièges à éviter

Une huile d'olive peut facilement se détériorer : récolte brutale, stockage au soleil ou en sacs, ou encore attente trop longue avant le pressage. Elle développe alors des fermentations donnant une odeur de peinture ou de pâte chauffée. Une bonne huile, au contraire, doit être légère, fruitée, fluide, évoquant un jus de fruit plus qu'un corps gras.



Le goût, l'équilibre et l'émotion

Les experts distinguent trois qualités essentielles : le fruité, l'amertume et le piquant. Une huile équilibrée marie ces trois dimensions sans excès.

L'amertume et le piquant ne sont pas des défauts ; ce sont les signatures naturelles de la plante, les marqueurs de sa vitalité.

Les humains, paradoxalement, y trouvent du plaisir : face à ces sensations, notre corps libère des endorphines, procurant un léger vertige de bien-être.

Certaines huiles, plus douces, conviennent mieux aux enfants ou à un usage quotidien. D'autres, plus intenses, séduisent les amateurs de sensations franches. Toutes participent d'une même quête : l'expression authentique du fruit et du terroir.

L'esprit du terroir

Entre la texture d'un fromage séché au vent d'Anatolie et la lumière d'une huile pressée dans la fraîcheur d'octobre, c'est une même philosophie qui se dégage : celle du temps, du respect et de la vérité des produits.

Dans ces nourritures simples se trouvent la sagesse du sol et la mémoire des gestes. Et, comme le dit joliment Bahar Alan, il y a peut-être aussi « un peu de la part des anges » - cette part invisible qui s'évapore, mais qui donne toute son âme à ce que nous mangeons.

Une reconnaissance internationale

La qualité des huiles d'olives Nova Vera est aujourd'hui saluée bien au-delà de la Turquie. Ces dernières ont été primées dans les concours les plus prestigieux, et plusieurs distinctions.

Les huiles extra vierges Nova Vera incarnent une philosophie claire : produire une huile d'olive saine, franche et durable, qui relie la santé de l'homme à celle de la terre.



Succès de rang mondial pour le lycée Saint-Joseph d'Istanbul : Médaille d'Or dans le domaine de la biologie de synthèse

Le Lycée Saint-Joseph d'Istanbul, seul établissement à représenter la Turquie lors du concours iGEM 2025, y a remporté un succès de haut vol en se voyant attribuer la Médaille d'Or pour son projet « GluClear », portant sur l'intolérance au gluten, dans une compétition où s'affrontent des universités du monde entier.



Le Lycée français Saint-Joseph d'Istanbul est revenu décoré de la Médaille d'Or de sa participation au concours iGEM (International Genetically Engineered Machine) 2025, l'une des compétitions les plus prestigieuses au monde dans le domaine de la biologie de synthèse, où il était le seul établissement à représenter la Turquie.

GluClear, le projet défendu par le lycée, alliant la génétique, la microbiologie, la biologie moléculaire et le codage, propose une solution innovante, reposant sur des enzymes, afin d'aider les personnes atteintes d'intolérance et de sensibilité non cœliaque au gluten (SNCG) à mieux faire face en cas d'exposition involontaire à celui-ci.



Aujourd'hui la Turquie *Saint-Michel*



<https://sm.k12.tr/>

No ISSN : 1305-6476

Supplément gratuit, Saint-Michel,
au numéro 250,
Janvier 2026 d'Aujourd'hui la Turquie

Dans l'atelier, les souvenirs prennent forme



Dans cet atelier, la mémoire n'est jamais convoquée comme un récit à raconter fidèlement. Elle est abordée comme une matière à manipuler, à déplacer, parfois à transformer. Ce qui importe, ce n'est pas tant le souvenir lui-même que ce qu'il met en relation : un parent et un enfant, un artiste et une famille, un passé et un présent qui se croisent dans un même espace de travail.

La démarche pensée et accompagnée par Güler Altındağ repose sur cette attention portée au processus. Le cadre est précis, mais suffisamment ouvert pour laisser circuler les émotions. Les artistes accompagnent sans imposer, les parents acceptent que leurs souvenirs soient regardés autrement, les enfants s'autorisent à transformer ce qu'ils reçoivent. La mémoire cesse alors d'être individuelle pour devenir partagée.

Comme le formule Sevim Arslan, « la mémoire ne consiste pas seulement à se souvenir, mais aussi à partager et à transformer ce souvenir ». Cette transformation se joue dans des gestes simples : choisir une couleur, hésiter sur une forme, travailler côte à côte sur une même surface. Le souvenir devient un point de départ, non une finalité.



Quand le silence devient un langage

L'atelier ne repose pas uniquement sur la parole. Une grande part de ce qui s'y construit passe par le silence, par l'attention portée aux gestes et aux rythmes de chacun. Les souvenirs ne sont pas toujours racontés ; ils se manifestent parfois sans mots, à travers une ligne, une couleur, une manière d'occuper l'espace. C'est cette dimension qui a particulièrement marqué Burçin Erdi, pour qui l'atelier a permis de créer « un espace où chacun peut rendre visible sa propre histoire silencieuse, où l'on peut parfois exprimer par l'image ce qui ne trouve pas de mots ». Ce silence n'est pas une absence, mais une forme de dialogue. Il permet aux générations de se rencontrer autrement, sans chercher à tout expliquer. Cette attention au non-dit crée un climat de confiance. Le rôle de Güler Altındağ,

très présent tout au long du projet, est déterminant : suivre les groupes, veiller à l'équilibre des échanges, laisser le temps nécessaire aux processus. L'atelier devient ainsi un lieu où l'on peut ralentir, observer, écouter autrement.

Ce que l'on perçoit, au fil des créations, dépasse largement l'objet final. Les œuvres conservent la trace d'un moment partagé, mais elles témoignent surtout d'un déplacement intérieur. La mémoire n'est plus seulement ce que l'on garde en soi : elle devient ce que l'on construit ensemble, dans un temps suspendu, à travers la création.

Au fond, l'atelier ne fige rien. Il ouvre un espace. Et c'est peut-être là que réside sa force : permettre à la mémoire de rester vivante, capable de circuler entre les générations, parfois dans le silence, mais toujours dans la relation.

Quand la mémoire se fait couleur : un éclat de création au cœur de Saint-Michel

Nous assistons à des gestes qui n'appartiennent qu'à ceux qui les font : un parent qui hésite, un élève qui ose, un artiste qui révèle. Et dans cette proximité créative, quelque chose se délie, se transmet et s'apaise.

Les retours des élèves et des familles résonnent comme des témoignages précieux : joie, émotion, surprise, gratitude. Beaucoup disent avoir redécouvert un lien, une histoire familiale, ou parfois

même une part d'eux-mêmes qu'ils pensaient silencieuse.



Harmonieusement inscrit dans la vision éducative de notre institution, ce projet rappelle notre conviction profonde : éduquer, c'est aussi éveiller. C'est inviter chacun à regarder en soi pour mieux rencontrer les autres. C'est offrir des espaces où la mémoire devient couleur, et où la couleur devient langage. À Saint-Michel, l'art éclaire les chemins. Ici, il éclaire aussi les cœurs.

* Jean-Michel Ducrot
Directeur du Lycée Saint-Michel



L'art comme mémoire : tisser les voix, relier les générations

Il existe des projets qui ne se contentent pas de rassembler : ils convoquent, et c'est précisément ce que propose, sous l'impulsion de la commissaire Güler Altındağ, « Mémoire : Dialogues au fil des âges » («Bellek: Kuşakların Diyaloğu»). Accueilli et activement soutenu par le Lycée Saint-Michel, ce projet inédit trouve dans l'engagement de l'établissement - et notamment dans l'accompagnement attentif de son directeur, M. Ducrot - un terrain d'ancrage essentiel. En se positionnant comme établissement hôte, le lycée affirme son ouverture au monde de l'art et de la culture, et son attachement aux initiatives qui placent l'humain, la transmission et la création au cœur de l'expérience éducative. C'est dans cet espace qu'artistes, parents et enfants composent une cartographie sensible de souvenirs réinventés, transformés et partagés.

Seçil Büyükkkan / Arzu et Kuzey Kızbaz : quand l'arbre devient mémoire commune

Seçil n'avait jamais travaillé avec un parent et un enfant simultanément ; pour elle, ce dispositif était déjà en soi une exploration artistique.

Pourquoi avoir accepté de rejoindre ce projet ?

Seçil : « Lorsque le projet m'a été présenté, l'idée que les familles et les parents y prennent part de manière active m'a immédiatement interpellée. Travailler en même temps avec deux générations différentes, produire des œuvres ensemble et entrer en dialogue avec elles a constitué pour moi une véritable motivation. »



Comment les ateliers ont-ils influencé votre processus artistique ?

Seçil : « Grâce au commissariat de Güler Altındağ (...) les créations partagées, les conversations autour de la production, l'acte de transmettre des émotions sur une même toile, et les moments vécus ensemble ont été d'une grande valeur. » Dans ses mots réapparaît souvent la figure de l'arbre, symbole qui traverse sa série *Les Arbres sacrés*. Une évidence : les mémoires familiales qu'elle rencontre ont la même structure qu'un arbre avec des branches divergentes, un tronc commun, et surtout cette capacité à continuer à pousser.

Quelle importance accordez-vous aux œuvres créées ici ?

Seçil : « Toutes les œuvres ont de la valeur, mais celles produites dans cet atelier occupent une place particulière, car elles contribuent à créer une mémoire commune nouvelle. »

Lorsqu'Arzu raconte son expérience, quelque chose de très vivant surgit. Un jour qui, pour elle et son fils, concentre une excitation et une densité émotionnelle inattendues.

Pourquoi avoir participé ?

Arzu : « Ma principale motivation était la possibilité de donner une forme artistique à un moment très particulier que j'ai partagé avec mon fils : l'intense excitation que nous avons ressentie le jour de notre venue au Lycée Saint-Michel pour son inscription (...) »

La première rencontre avec l'artiste ?

Arzu : « Ce n'était pas un simple moment de présentation ; c'était comme franchir un seuil où notre mémoire intérieure rencontrait soudain sa complémentarité (...) Ce premier contact portait déjà la promesse silencieuse d'une longue amitié, voire d'une véritable affinité intellectuelle. »

Ce que le projet vous a apporté ?

Arzu : « Observer comment les émotions se transforment en espace, et cet espace en peinture (...) m'a rappelé que la mémoire n'est pas un élément figé, mais une construction vivante (...), un lien que l'on peut reconstruire, réinventer. »



Kuzey entre dans la conversation comme on entre en scène : avec une franchise, une spontanéité qui complètent et jouent la parole de sa mère.

Comment l'artiste a-t-elle facilité le dialogue ?

Kuzey : « Sa capacité à écouter attentivement m'a permis de mieux comprendre mes propres sentiments. »

L'enfant révèle ainsi l'un des enjeux majeurs du projet : on ne se souvient pas seulement, on apprend à se raconter.

Lorsque les mots de Seçil, d'Arzu et de Kuzey s'estompent, une autre famille, un autre artiste, un autre mode de relation apparaissent. Ici, la mémoire ne se construit plus autour d'un moment scolaire fondateur, mais autour d'un paysage : le désert. Avec l'artiste François Garcia Panzani, le projet prend une texture particulière, presque cinématographique.



François Garcia Panzani / Gülsenem et Can Gün : approcher la mémoire par étapes, sans brusquer le lien

Le rôle de François se lit dans ses gestes : une approche lente, respectueuse, presque rituelle. Il choisit d'abord de rencontrer Can seul, pour le découvrir en dehors du cadre parental, puis lui demande d'écrire un texte sur cette première rencontre - une manière de prolonger le lien avant même de peindre. Un repas partagé avec la famille vient ensuite installer une proximité simple, nécessaire pour créer ensemble. Le véritable point de départ surgit lorsqu'il pose cette question :

« Quel souvenir vous fait du bien lorsque vous y repensez ? »

C'est ainsi que le désert apparaît : le désert que Can et sa mère ont traversé lors d'un voyage, et celui où François a grandi dans le désert. Deux paysages lointains qui se rejoignent.

Sur la toile créée par la mère et l'enfant, ce désert commun s'impose naturellement - non comme un décor, mais comme la rencontre intime de leurs trois histoires.

La mère, Gülsenem, raconte ce moment avec une douceur presque vibrante.

Qu'est-ce qui vous a motivés à participer à ce projet ?

Gülsenem : « Le fait de partir en voyage à travers nos souvenirs mère-fils et de créer ensemble une œuvre commune a été notre plus grande source de motivation. »



Le projet lui offre la possibilité, rare, de ne pas simplement se souvenir, mais de voyager à nouveau dans ce souvenir, côte à côte avec son fils.

Quel a été le point de départ pour engager le dialogue ?

Gülsenem : « Notre point de départ a été la question : "Quel est le souvenir commun qui nous fait nous sentir bien et nous détend quand nous y pensons ?" (...) Une promenade de deux heures à dos de chameau (...) Nous avons goûté à la légèreté et à la sérénité d'être comme un grain de sable dans le monde. »

Dans quelle mesure l'artiste a-t-il contribué à ce dialogue ?

Gülsenem : « François nous a encouragés à retrouver ce souvenir précieux (...) Nous avons découvert une coïncidence incroyable : François a grandi dans le désert et tous ses souvenirs d'enfance se déroulaient dans un environnement désertique. »



Quelle signification revêt l'œuvre réalisée ?

Gülsenem : « Notre œuvre exprime l'amour pur entre les parents et les enfants, ainsi que la reconnaissance du plus grand trésor que Mère Nature offre à chacun de nous. »



Erkan Özdilek / Gülhan et Ada Akan : faciliter une mémoire qui se cherche

Après le désert, le récit se déplace vers une autre dynamique. L'artiste Erkan Özdilek travaille avec Gülhan et sa fille Ada. Ici, la mémoire n'est pas un paysage grandiose, mais le désir de passer du temps ensemble, de se retrouver.



Pourquoi avoir accepté ce projet ?

Erkan : « J'ai participé à de nombreux projets auparavant. Cependant, c'est la première fois que je prends part à un projet basé sur l'interaction et la création collective. (...) En tant qu'éducateur, il me permettait de partager mon expérience pédagogique avec la jeune génération. »

Comment se sont déroulés les ateliers ?

Erkan : « Tout s'est déroulé dans une atmosphère de dialogue très agréable et réussie. (...) Je pense que les œuvres réalisées témoignent de la mémoire de ce moment. Les œuvres constitueront une contribution importante à la vie éducative et culturelle. »

Gülhan évoque avec simplicité une vérité fondamentale : l'enfance passe vite, et le temps partagé se raréfie.

Qu'est-ce qui vous a motivées ?

Gülhan : « Ada et moi avons toujours peu de temps ensemble. L'idée de réaliser ensemble quelque chose qu'elle imagine m'a beaucoup plu. Nous avons pensé à nos merveilleux souvenirs et essayé de saisir le moment préféré d'Ada. Cela nous a permis de revoir notre vie ensemble, moi avec mon enfant. »

Ada parle avec un enthousiasme limpide :



Ce que le projet t'a apporté ?

Ada : « Grâce à ce projet, j'ai compris que ce qui est important n'est pas l'outil, mais l'imagination. »

À mesure que l'on avance dans le projet, une chose devient évidente : chaque artiste apporte une atmosphère émotionnelle différente, une manière singulière d'ouvrir la mémoire. Après les dynamiques de Seçil, de François, d'Erkan, le récit glisse vers une autre constellation : celle de Coşkun Sami, puis des familles qu'il accompagne.

Coşkun Sami / Bilun Bayraktar et Mira Düzcü : la création comme forme de confiance

Coşkun arrive dans le projet avec un regard neuf. Il n'a jamais travaillé avec des adolescents, seulement avec de très jeunes enfants - ce qui donne à sa participation une tonalité presque exploratoire.

Pourquoi avoir accepté de participer à ce projet ?

Coşkun : « J'ai déjà animé deux ateliers avec des enfants en âge de maternelle, mais travailler avec ce groupe d'âge était une première pour moi (...) Ce qui m'a motivé à rejoindre ce projet, sans aucun doute, c'était l'enthousiasme de Mme Güler et l'atmosphère de confiance qu'elle a créée. »

Pour Coşkun, ce ne sont pas les techniques qui importent, mais les interactions.



Comment les ateliers ont-ils influencé votre création ?

Coşkun : « Tout s'est déroulé dans une atmosphère de dialogue très agréable et réussie (...) Je pense que les œuvres réalisées témoignent de la mémoire de ce moment. Elles constitueront une contribution importante à la vie éducative et culturelle. »

Coşkun parle comme quelqu'un qui voit dans chaque trace une archive collective. Il considère chaque atelier comme un fragment de récit qui survivra dans les gestes des enfants.

Pour Bilun, l'entrée dans le projet se fait avec une douceur évidente : ce qu'elle cherche avant tout, ce n'est pas un grand récit, mais un moment vrai avec sa fille.

Bilun : « Ma plus grande motivation était de passer du temps avec ma fille dans une activité artistique que nous aimons toutes les deux et que nous apprécions : la peinture. »

Comment s'est déroulé le processus de l'atelier ?

Bilun : « Sachant que les œuvres de ce projet naîtraient d'un seul souvenir, état ou sentiment, nous avons fait l'effort de nous connaître et de nous comprendre mutuellement. »



Comment l'artiste a-t-il contribué au dialogue ?

Bilun : « À chaque rencontre (...) les échanges d'idées et le processus créatif ont façonné à la fois sa production et la nôtre. Le projet m'a rappelé de prendre ma relation avec la peinture au sérieux. L'élément le plus important n'est pas l'œuvre elle-même, mais l'état d'esprit dans lequel nous étions. »

Mira parle peu, mais chaque phrase laisse deviner une intensité.

Qu'est-ce qui t'a motivée ?

Mira : « Participer à ce projet m'a permis de peindre avec ma mère et de partager un moment unique. Le processus m'a permis de mieux comprendre ma mère et nos souvenirs communs. »

Beksultan Oğuz / Güzide et Zeynep Önal : l'art comme recherche de mémoire collective

Beksultan a une approche plus conceptuelle.

Travailler avec deux générations l'intéresse autant comme démarche que comme rencontre humaine.



Pourquoi avoir accepté ce projet ?

Beksultan : « Participer maintenant avec la jeune génération représentait une nouvelle expérience pour moi. (...) Faire partie de travaux qui modifient la relation entre spectateur et artiste fait partie de mon domaine d'intérêt. »



(Suite de la page II)

Comment le déroulement des ateliers a-t-il influencé votre création ?

Beksultan : « Le processus de rencontre et la découverte des points communs (...) ont été vraiment excitants (...) Les histoires personnelles s'élargissent pour aborder des questions sociales. »

Quelle importance accordez-vous aux œuvres produites ?

Beksultan : « L'importance principale réside dans le processus lui-même (...) Chercher les traces de la mémoire collective dans les histoires personnelles. »

Pour Güzide, tout commence simplement avec le désir de sa fille et l'envie de retrouver un geste partagé :



Qu'est-ce qui vous a motivées ?

Güzide : « La volonté de Zeynep de participer (...) et l'idée de peindre à nouveau ensemble. Le point de départ commun avec l'artiste (...) était notre amour pour les animaux. Son expérience a permis de faire revivre mon souvenir d'enfance sur le tableau de Zeynep, et le souvenir de Zeynep sur le mien. »

Zeynep dit les choses avec une simplicité qui révèle l'essentiel :

Zeynep : « Au départ, j'ai participé pour obtenir le certificat (...) mais ensuite, j'ai passé un très bon moment avec ma mère. Les œuvres expriment que chaque départ n'est jamais vraiment une fin et montrent combien nos chiens sont précieux. »

Son regard mêle l'enfance, l'affection, la signification du vivant. Sa phrase sur les départs résonne comme une conclusion parfaite. La mémoire ici n'est pas un retour : c'est une construction.

L'art comme mémoire : métamorphoser les images intérieures

La mémoire n'est jamais fixe : elle circule, s'altère, se réinvente. Dans « Mémoire : Dialogues au fil des âges », porté par la commissaire Güler Altındağ et accueilli au sein du Lycée Saint-Michel, elle devient une matière vivante. L'implication de l'établissement, soulignée notamment par l'engagement d'Ayla Ağırbaş, directrice adjointe du lycée, donne à ce projet une résonance particulière : celle d'un lieu éducatif qui considère l'art comme un espace de dialogue et de construction collective. Chacun arrive avec ses fragments de mémoire et les confronte à ceux des autres. Ici, il ne s'agit pas de conserver le souvenir tel qu'il fut, mais d'observer ce qu'il devient lorsqu'il circule, se transforme et se transmet d'une génération à l'autre.



Beyza Boynudelik / Hülya et Lena Yıldırım : quand les émotions deviennent rythme

Avec Beyza Boynudelik, le projet prend des allures de respiration partagée. Connue pour son expérience des ateliers intergénérationnels, elle aborde pourtant ici une intensité nouvelle. L'artiste travaille aux côtés de Hülya et Lena Yıldırım, dont les présences structurent son attention, son regard, son rythme.

Pourquoi avoir accepté le projet ?

Beyza : « C'est seulement le deuxième projet où des œuvres basées sur l'interaction et une communication aussi intense ont été réalisées. Le premier était également un projet initié par Güler Altındağ, la créatrice de ce projet. Nous l'avons réalisé dans une maison de retraite avec nos aînés, et il portait déjà sur la mémoire, la famille et la communication intergénérationnelle. »

La manière dont elle décrit les ateliers montre à quel point la relation devient matériau.



Comment les ateliers ont-ils influencé votre processus artistique ?

Beyza : « Les ateliers se déroulent avec une communication si active et intense qu'il est impossible de ne pas être influencée. L'œuvre que j'ai produite pour ce projet repose sur la dynamique interne de la famille. »

Ici, le geste d'une mère ou d'un enfant devient un battement qui modifie la structure intime de l'œuvre.

Quelle importance accordez-vous aux œuvres créées ?

Beyza : « Le fait que les membres de la famille travaillent ensemble sur une surface picturale crée une expérience inoubliable. (...) Ils apprennent à se comprendre (...) tandis que nous, en tant qu'artistes, témoignons de ce processus. »

Même sans leurs paroles, la présence silencieuse de Hülya et Lena s'inscrit dans la peinture.

Sevim Arslan / Özlem et Derin Kürkçüoğlu : quand la mémoire se danse

Avec Sevim Arslan, la mémoire change de texture. Elle cesse d'être une image pour devenir mouvement : un élan, une chorégraphie intime entre parent et enfant. Sevim amène une approche pulsée, vive, où les souvenirs ne sont pas expliqués mais incarnés.



Pourquoi avoir accepté ce projet ?

Sevim : « Ce projet rappelle que la mémoire ne consiste pas seulement à se souvenir, mais aussi à partager et à transformer ce souvenir. (...) La motivation principale (...) était de redécouvrir, à travers l'art, les différentes façons de transmettre les émotions. »

L'atelier qu'elle mène avec Özlem et Derin devient un espace de jeu, de joie et de spontanéité, où la peinture s'allie à la danse.

Comment les ateliers ont-ils influencé votre création ?

Sevim : « Derin a exprimé son souhait de créer une peinture joyeuse. (...) Des moments de danse et de plaisir ont constitué le cœur émotionnel de l'œuvre. (...) L'émergence de l'œuvre ne s'est pas faite selon un plan strict, mais selon le rythme d'une intuition partagée. »

Ainsi, un souvenir n'est plus une trace du passé, mais un mouvement présent - un geste dansé qui déborde la toile.



Burçin Erdi: Özlem et Elif Sare Altunkaynak : accueillir l'invisible

Avec Burçin Erdi, la mémoire devient un espace où les voix intérieures trouvent forme.

Aviez-vous déjà participé à un projet similaire, et qu'est-ce qui vous a motivé à accepter celui-ci ?

Burçin : « C'est la première fois ! Le fait que différentes générations se rencontrent dans un même espace de création est une expérience précieuse, qui réunit les strates du temps. Ce qui m'a fascinée, c'est ce lien invisible au-delà du langage, uniquement par l'intuition. »

Comment les ateliers ont-ils influencé votre création ?

Burçin : « Ils ressemblaient à un espace hors du temps. L'énergie de chaque participant se mêlait dans une harmonie muette. Mon œuvre s'est formée moins par un plan que par un flux intuitif. Le résultat est la trace d'une rencontre. »



Quelle est l'importance des œuvres produites ?

Burçin : « Les différences dans le regard entre mère et fille m'ont touchée. Ces productions deviennent un pont entre les générations, une transmission silencieuse de la mémoire. »



Hakan Cingöz: Gizem Emre et Ateş Deniz Bulut : tisser une mémoire à trois voix

Avec Hakan Cingöz, la création devient un espace où trois générations apprennent à se répondre.



Aviez-vous déjà participé à un projet similaire, et qu'est-ce qui vous a motivé à accepter celui-ci ?

Hakan : « J'avais participé au précédent projet de Güler Altındağ, mais celui-ci, réunissant trois générations, était une expérience unique. Ma motivation venait de l'idée que l'art n'est pas seulement une production individuelle : il transmet, relie et témoigne. »

Comment les ateliers ont-ils influencé votre œuvre ?

Hakan : « Les ateliers formaient un espace de dialogue naturel. Le parent partageait, l'élève transformait, et je recevais ces deux récits pour les réactiver plastiquement. Chaque échange influençait la forme finale, qui devenait la trace d'une mémoire partagée. »

Quelle est l'importance des œuvres produites ?

Hakan : « Elles dépassent l'expression individuelle : elles portent la voix commune de trois générations. Dans mes œuvres comme dans celles créées avec Deniz et sa mère autour de Jeanne d'Arc, la mémoire historique, le regard de l'élève et la mémoire intime s'entrelacent. »

> P. V





Şevket Sönmez / Emine et Beren Demir : donner corps aux rêves

Avec Şevket Sönmez, la mémoire se déplace vers l'imaginaire. Ici, le souvenir devient projection, espace intérieur, territoire mental où parent et enfant sculptent un paysage commun. Şevket ne capte pas seulement ce qui a été vécu : il capte ce qui aurait pu l'être.

Comment les ateliers ont-ils influencé votre création ?

Şevket : « Le concept et la mise en œuvre technique progressent comme un processus de création collective. Les œuvres possèdent une valeur symbolique liée à l'expérience éducative et au partage émotionnel. »

Face à lui, Emine, la mère, arrive avec ses propres souvenirs.

Qu'est-ce qui vous a motivée ?

Emine : « Travailler en combinant mes souvenirs marquants du passé, le regard de Beren et la guidance de notre artiste (...) nous a permis de créer un beau moment. Nous avons beaucoup appris de lui dès la première rencontre. »

Quel fut le point de départ ?

Emine : « Les lieux et souvenirs de mon enfance, et le moment où Beren a pu projeter ses propres rêves dans ces souvenirs (...), trouver une paix indescriptible (...), renforcer le lien avec votre enfant. »

Dans cet atelier, le souvenir devient matière à deux étages : d'abord celui de la mère, ensuite celui de la fille qui y dépose ses propres images.

Merih Yıldız / Andaç et Tao Dalva : un souvenir pour trois voix

Dans le trio formé par Andaç, son fils Tao et l'artiste Merih Yıldız, chaque étape de l'atelier devient un espace où la mémoire circule entre générations.



Qu'est-ce qui vous a motivé à participer ?

Andaç : « L'idée de partir de souvenirs communs avec Tao et de combiner nos perspectives sur une même toile nous enthousiasmait. L'énergie de l'école et de notre artiste Merih Yıldız a renforcé cette motivation. Tout commence par la communication et le dialogue. »



Merih, de son côté, découvre une famille dont la sensibilité résonne immédiatement avec ses propres thèmes : nature, transmission, harmonie.

Aviez-vous déjà participé à un projet similaire, et qu'est-ce qui vous a motivée ?

Merih : « Je n'avais jamais participé à un projet de ce type. Ici, le dialogue intergénérationnel devient concret. Le souvenir du parent est réinterprété par l'enfant, et ils finalisent ensemble l'œuvre. Participer à cela est extrêmement excitant. » Au fil des séances, l'atelier devient un espace ouvert, lumineux, presque rituel, où l'échange prend forme sur la toile.



Comment le processus a-t-il influencé votre œuvre ?

Merih : « Rencontrer une famille inconnue, créer un lien et traduire cela sur la toile a été une expérience nouvelle. J'ai été associée à une famille centrée sur la nature : leurs valeurs ont immédiatement nourri mon œuvre. »

Enfin, les œuvres produites deviennent plus que des images : elles contiennent la trace d'une relation qui s'est déplacée, approfondie, révélée.

Selon vous, quelle est l'importance de ces œuvres ?

Merih : « Même au sein d'une même famille, les perceptions diffèrent. Leur rencontre sur une même toile renforce les liens. Observer une famille et transformer ce lien en œuvre constitue un processus profondément significatif. »

Saghar Daeiri / Zehra et Ömer İkiz : la mémoire comme matière vive

Avec Zehra et son fils Ömer, l'atelier devient un lieu où les récits enfouis remontent à la surface, guidés par la présence douce et attentive de l'artiste Saghar Daeiri.

Leur première rencontre donne immédiatement le ton : celui d'une confiance presque instantanée. Le dialogue s'ouvre alors sur un souvenir d'enfance, fragile, chargé d'absence.

Qu'est-ce qui a servi de point de départ au dialogue ?

Zehra : « J'ai commencé à raconter un souvenir de mon enfance. Par moments, mes yeux se sont remplis de larmes. Mais grâce à la douceur et la patience de Saghar, ces souvenirs ont pu émerger. »

La présence de l'artiste devient un soutien discret mais essentiel.

Dans quelle mesure l'artiste a-t-elle contribué au dialogue ?

Zehra : « Saghar a rendu le processus incroyablement facile. Elle sait écouter, poser les bonnes questions. Sa sérénité a mis Ömer et moi à l'aise. Sans cette atmosphère de confiance, mon histoire n'aurait pas pu se déployer. »

Pour Saghar, ce projet est aussi un terrain d'exploration inédit, où mémoire individuelle et mémoire collective s'entremêlent.

Qu'est-ce qui vous a motivée à accepter ce projet ?

Saghar : « Ce projet aborde la mémoire de manière extrêmement originale. Le dialogue entre générations et l'idée que la mémoire individuelle est influencée par la mémoire collective m'ont profondément motivée. »

Lors des ateliers, elle découvre une dynamique mouvante, parfois délicate, toujours enrichissante.

Comment le processus a-t-il influencé votre œuvre ?

Saghar : « Je devais réunir trois mémoires individuelles pour produire une œuvre collective. Ce n'était pas facile, mais la mémoire collective a rendu le processus naturel. Nous avons trouvé des mots, des couleurs, des images partagés. »

Enfin, les œuvres deviennent des traces émotionnelles, des ponts entre les générations.

Selon vous, quelle est l'importance des œuvres ?

Saghar : « Elles jouent un rôle de pont face au manque de dialogue entre les générations. Ces œuvres ne sont pas seulement artistiques : elles sont un exemple vivant de dialogue organique et collectif. »



Lorsque toutes ces voix se rencontrent - celles des artistes, des parents, des enfants - quelque chose se déplace. Le souvenir ne revient pas : il se transforme. Chaque atelier devient une chambre d'écho où le passé se mêle à l'invention, où un geste d'enfant prolonge une mémoire d'adulte, où une question d'artiste réveille une image enfouie. Ici, la mémoire n'est jamais figée. Elle circule d'un corps à l'autre, change de forme, d'auteur, de couleur. Elle devient matière, danse, énergie, atmosphère, détail, rêve. Et lorsque les ateliers s'achèvent, il reste une trace ténue mais décisive : la certitude que quelque chose, entre un parent et un enfant, a changé pour toujours.



« Mémoire : Dialogues au fil des âges » : les ponts intergénérationnels établis par l'art

La mémoire n'est pas seulement un concept qui relie le passé au présent. C'est aussi une notion fondamentale qui façonne l'ici et maintenant, et qui façonne l'avenir...

Diplômée du Lycée français Saint-Michel et aujourd'hui vice-directrice turque de ce lycée, je suis fière de parler de notre projet « Mémoire : Dialogues au fil des âges » (*Bellek: Kuşakların Diyaloğu*). Ce projet, basé sur ce concept clé, est pour moi bien plus qu'un simple événement artistique : c'est un voyage, un chemine-

ment qui établit des liens significatifs entre le passé, le présent et l'avenir. Ce projet original et tout à fait exceptionnel, né du concept de Güler Altındağ et mis en oeuvre par notre lycée, démontre que l'art ouvre des voies puissantes pour produire du sens, ensemble. L'approche éducative, humaine, collaborative et holistique du Lycée Saint-Michel a, une fois de plus, trouvé son expression concrète à travers ce processus. Voir l'art établir un pont entre élèves, parents et artistes, m'a procuré une grande joie, à la fois en tant qu'éducatrice et ancienne élève. Durant la mise en oeuvre de ce projet, nos élèves et parents ont travaillé ensemble sur de petites toiles ; l'un a commencé,

l'autre a terminé. Ainsi, deux générations ont développé un langage commun par le biais d'un travail collaboratif. Cette collaboration nous a rappelé que l'apprentissage ne se limite pas à la classe, mais qu'il se poursuit aussi dans la vie. Enfin, le projet « Mémoire : Dialogues au fil des âges » a apporté une valeur durable à la vie culturelle du Lycée français Saint-Michel. Les œuvres produites lors des ateliers intergénérationnels pour donner forme à cette mémoire commune seront exposées du 5 au 18 janvier 2026 à notre salle Jeanne d'Arc, où elles rencontreront les amateurs d'art.

* Ayla Ağırbaş
Vice-directrice turque du Lycée français Saint-Michel



Un pont entre les générations : le voyage artistique de la mémoire

« Mémoire : Dialogues au fil des âges » (« Bellek: Kuşakların Diyaloğu ») est un projet artistique mis en oeuvre pour la première fois en Turquie. J'ai réalisé la première phase du projet dans une maison de retraite privée, avec des personnes âgées en difficulté pour se rappeler leur passé. La deuxième phase, quant à elle, a pris forme avec les jeunes générations dans un établissement scolaire, le Lycée français Saint-Michel d'Istanbul, dans le cadre de la première édition de son atelier d'art intitulée « Mémoire : Au fil des âges ».

Le projet : un processus de création collective

Ces ateliers sont composés de plusieurs groupes de trois personnes, constitués chacun par l'association d'un artiste, d'un élève de classe préparatoire et de l'un de ses parents. Ces groupes se réunissent de manière planifiée au cours des ateliers. Le processus repose sur un travail collaboratif où jeunes, parents et artistes instaurent ensemble un dialogue menant à la création. Guidé par l'artiste, chaque trio réfléchit à un thème ancré dans la mémoire familiale. Le parent transmet ce souvenir au jeune participant, qui le réinvente grâce à son imagination. Ces récits imbriqués, façonnés par le dialogue, prennent forme et se matérialisent à travers les images. Grâce aux échanges instaurés tout au long de l'atelier, le lien entre le passé et le présent se renforce, un espace identitaire s'ouvre pour les jeunes, et les récits conservés dans la mémoire des parents sont transmis à l'artiste sous forme visuelle. L'artiste, à son tour, transforme sa pratique en intégrant ces rencontres. Ainsi, chaque œuvre devient le vecteur non seulement d'une mémoire individuelle, mais aussi d'une mémoire collective.

Partant du principe que la mémoire sociale n'est pas uniquement l'accumulation individuelle du passé mais aussi une relation continuellement reconstruite entre les générations, l'atelier « Mémoire : Dialogues au fil des âges » aborde à la fois la mémoire individuelle et collective. Dans cette expérience artistique commune, la mémoire culturelle transmise par le parent joue un rôle dans la construction identitaire de l'enfant. Ces

dialogues offrent ainsi un espace où la mémoire individuelle et collective est réinterprétée, contribuant à constituer la mémoire de demain.

Pourquoi un projet sur le dialogue intergénérationnel et la mémoire ? Comment cette idée est-elle née ?

Les moments dont nous nous souvenons appartiennent non seulement au passé, mais également au présent. Les relations familiales de notre enfance façonnent notre regard d'aujourd'hui. Mon enfance s'est construite autour de liens familiaux forts. Les moments partagés, la proximité et le sentiment d'unité ont joué un rôle central dans la formation de mon identité et de mon sentiment d'appartenance. Cette profonde cohésion familiale n'a pas été seulement une expérience personnelle : elle constitue également la base de la transmission intergénérationnelle et des liens sociaux. Aujourd'hui, les conditions imposées par l'ère numérique transforment le temps partagé et les interactions au sein des familles. Cette évolution peut réduire les échanges intergénérationnels et les expériences communes, ouvrant la voie

à la recherche de nouveaux modes de connexion et de nouveaux espaces créatifs pour préserver les liens familiaux. C'est précisément ici que l'art se distingue comme un espace de rencontre, où les relations familiales peuvent se réinventer, où la mémoire culturelle de la famille demeure vivante et où la construction identitaire se consolide. Dans le domaine artistique, j'ai occupé les rôles de coordinatrice de communication, de coordinatrice artistique et de commissaire dans de nombreux projets. Cependant, mon expérience la plus précieuse demeure le projet « Bellek: Kuşakların Diyaloğu ». Dans la première phase, j'ai été témoin non seulement de la création, mais aussi du dialogue intergénérationnel et de la transmission de la mémoire. L'expérience acquise durant ce processus, croisée avec les valeurs de mon enfance, a nourri mon désir de mener ce projet avec les jeunes générations.

Mon approche

À quatorze ans, les jeunes commencent à se poser clairement la question « Qui suis-je ? », tout en cherchant encore la réponse dans le « nous ». À cet âge, la pratique artistique n'est pas seulement un moyen d'expression : c'est aussi l'affirmation courageuse du « moi aussi, je suis là ! ».

Autrement dit, tandis que les jeunes cherchent leur propre voix, le dialogue qu'ils établissent avec le parent et l'artiste avec

lequel ils sont associés vient remodeler, à travers l'art, la relation entre les générations.

Les artistes du projet

Pour la première phase du projet « Mémoire : Dialogues au fil des âges », j'ai fait appel à des artistes dont je connais la pensée et les démarches, mais aussi à d'autres avec lesquels je n'avais encore jamais eu l'occasion de collaborer. Je suis convaincue que les douze artistes impliqués apporteront une profondeur essentielle et ouvriront de nouvelles perspectives au projet.

Exposition

Les œuvres créées par les artistes, les élèves et leurs parents seront présentées au public lors d'une exposition organisée dans la Salle Jeanne d'Arc du 5 au 18 janvier 2026. L'exposition ne tirera pas seulement son sens des œuvres, mais aussi des expériences vécues au cours du processus et des liens émotionnels tissés entre les participants. L'aspect le plus précieux du projet réside dans la transformation qu'il engendre, tant pour ceux qui participent que pour ceux qui y contribuent.

Remerciements

C'est avec fierté et joie que j'ai réalisé le projet « Mémoire : Dialogues au fil des âges » au Lycée français Saint-Michel, institution qui forme des générations depuis 1886 grâce à sa longue tradition éducative.

Je tiens à remercier la Direction du lycée, les artistes, les auteurs contributeurs, les élèves, leurs familles et toutes les personnes qui ont apporté leur soutien à ce projet.

* Güler Altındağ
Porteuse du projet - Commissaire





Meliha Serbes

MODE

En célébrant le 250^e numéro de notre journal, j'ai eu envie de revenir en arrière et de regarder combien de chroniques j'avais écrites jusqu'à aujourd'hui. J'ai réalisé que j'écrivais depuis exactement 86 mois. Aimant les chiffres, j'ai aussitôt fait un petit calcul : j'ai participé à environ 34 % de la vie éditoriale du journal. Pour être honnête, je pensais que ce pourcentage était plus élevé, mais comme je n'ai pas commencé à écrire immédiatement après avoir découvert le journal, ces chiffres sont finalement très justes.



Durant toutes ces années, j'ai veillé à aborder chaque mois des sujets différents, à parler de dizaines de marques, de figures de la mode et de l'actualité. En parcourant rapidement mes anciens articles, je me suis rendu compte que j'avais souvent évoqué la Fashion Week de Paris, ainsi que Milan et New York, et que j'avais régulièrement consacré des lignes aux mannequins et créateurs emblématiques des scènes américaine et européenne. C'est précisément pour cette raison que j'ai eu envie de m'attarder aujourd'hui sur un univers que j'ai relativement peu exploré : la mode nordique, ou scandinave.

Plus particulièrement, le style danois m'a profondément marquée après mon récent voyage à Copenhague. Des cheveux soigneusement coiffés et entretenus, de longs manteaux, un maquillage

Le style danois

minimaliste... En déambulant entre les étages d'Illum, j'ai jeté un œil attentif aux marques scandinaves, mais aussi à quelques labels écossais ou britanniques. En matière de textile, de chaussures et de sacs, certaines marques sont bien connues ; en revanche, ce n'est pas vraiment le cas pour les cosmétiques. Je ne peux pas non plus passer sous silence des marques comme Aiyu, dont j'admire particulièrement le style, au point d'avoir envisagé l'achat d'une veste.

Les boutiques que j'ai croisées dans les rues étaient pour la plupart des marques locales : Samsøe Samsøe, Ganni, Stine Goya, Lollys Laundry, Mads Nørgaard... J'ai longuement arpenté les rues de Copenhague, bordées de boutiques indépendantes proposant des vêtements souvent non genrés, aux coupes larges et amples. Je suis également entrée dans une petite boutique sans enseigne, spécialisée dans des pièces de créateurs.

Si les Danois privilégient généralement des tons pastel doux, des gris et des couleurs sombres pour leurs vêtements, ils font exactement l'inverse lorsqu'il s'agit de décoration intérieure : ils affectionnent les objets très colorés, à motifs ou imprimés. À ce propos, impossible de ne pas mentionner une marque danoise bien connue : RICE, parfois appelée Riceteria. Ces dernières années, elle est devenue particulièrement populaire pour ses verres et assiettes pour enfants. J'adore l'originalité de ses motifs et l'harmonie de ses couleurs. La philosophie de la marque se résume en trois mots : « ludique, coloré et fonctionnel ». Leurs créations sont si joyeuses qu'elles illuminent instantanément l'esprit ; elles incarnent parfaitement le style danois que je décris.

Considérée comme la cinquième grande semaine de la mode à l'échelle mondiale, la Copenhagen Fashion Week met en lumière d'importants talents scandinaves et réunit environ 45 marques. J'ai suivi la nouvelle saison avec beaucoup de plaisir, et



j'aimerais partager quelques éléments qui ont retenu mon attention. Skall Studio a présenté, pour sa collection SS26, des chaussures fabriquées à partir de matériaux biologiques innovants tels que l'orange et le cactus. Marimekko, de son côté, a proposé un défilé dans un espace industriel, mêlant ses célèbres motifs floraux, des silhouettes superposées et des lignes empreintes de la joie estivale. Quant à Cecilie Bahnsen, elle a célébré son dixième anniversaire par un défilé « retour aux sources », mêlant créations inspirées de ses archives et performance émotionnelle, ce qui lui a valu une large couverture médiatique.

Bien que la Copenhagen Fashion Week affirme conserver une approche axée sur la durabilité et le thème de la « mode éthique », un point mérite selon moi une attention particulière. Depuis la saison Automne/Hiver 2023, l'événement a interdit l'utilisation de véritables fourrures animales dans tous les défilés. Pourtant, le Danemark figurait autrefois parmi les plus grands producteurs mondiaux de vison, couvrant près de 40 % du marché mondial. En 2020, l'abat-

tage d'environ 14 millions de visons en raison du COVID19 a provoqué l'effondrement du secteur. Bien que la production ait repris en 2023, le pays n'a toujours pas retrouvé ses capacités d'antan. Aujourd'hui, c'est la Chine qui occupe la première place mondiale dans la production de fourrure de vison et de renard. La production de fourrure demeure depuis des années un sujet hautement controversé, notamment en raison des questions liées aux droits des animaux et à la durabilité. L'industrie de la mode s'oriente de plus en plus vers des alternatives synthétiques et éthiques. J'espère sincèrement que cette évolution se renforcera avec le temps et que la production d'animaux à des fins purement commerciales disparaîtra progressivement du marché mondial. Deux cent cinquante numéros remplis d'articles de chroni-



queurs dont il serait impossible de citer les noms un à un, de textes de personnalités remarquables, de centaines d'entretiens et de souvenirs... Et bien sûr, de nombreux articles signés par des ambassadeurs et des consuls généraux ont été publiés. Aujourd'hui, l'ensemble constitue une véritable archive historique vivante. Je tiens bien sûr à adresser un remerciement tout particulier à toutes les institutions et à toutes les personnes qui ont soutenu le journal jusqu'à présent.

Longue vie à Aujourd'hui la Turquie !



« Accepter de perdre nos enfants » : le chef d'état-major français provoque une vague de réactions

Alors que la sécurité européenne reste au centre des discussions internationales, une formule prononcée par le chef d'état-major français Fabien Mandon a déclenché une controverse nationale. La France devrait être prête, selon lui, à « accepter de perdre ses enfants ».

Le 18 novembre, lors du Congrès des maires de France, le général Fabien Mandon, chef d'état-major des armées, alerte sur la dégradation du contexte stratégique en Europe. Il évoque la possibilité d'un conflit de haute intensité dans les prochaines années, scénario désormais intégré dans plusieurs évaluations stratégiques nationales et européennes. Une phrase de son discours, rapidement isolée par les médias et les réseaux sociaux, provoque une polémique : la France devrait être prête à « accepter de perdre ses enfants ».

Des réactions politiques vives

La phrase provoque immédiatement des critiques de la part de plusieurs responsables politiques. Jean-Luc Mélenchon, leader de La France insoumise, exprime un « désaccord total », jugeant inappropriée la formulation d'un chef militaire concernant des sacrifices humains. Selon lui, « un chef d'état-major des armées ne devrait pas inviter les élus ni la population à se préparer à des pertes qui relèvent de décisions politiques ». Le groupe parlementaire LFI dénonce « la répétition publique de scénarios de guerre qui peuvent

inquiéter inutilement la population ». Pour ces responsables, la communication d'un haut gradé doit rester strictement professionnelle et ne pas alimenter une polémique dans l'opinion publique. D'autres élus de gauche critiquent également ce qu'ils perçoivent comme un ton alarmiste et une dramatisation excessive. Fabien Roussel a notamment déclaré sur X : « C'est NON ! Avec 51 000 monuments aux morts dans nos communes, cela ne suffit-il pas ? Oui à la défense nationale, mais non aux discours va-t-en-guerre. » À droite comme au centre, les réactions ont été plus nuancées. Des élus rappellent que d'autres pays européens, notamment en Europe du Nord et de l'Est, tiennent depuis plusieurs mois un discours analogue sur la préparation à un éventuel conflit, notamment à la lumière de la guerre en Ukraine et de la montée en puissance militaire russe.

Le soutien du président Macron

Face à l'ampleur de la polémique, le président Emmanuel Macron est intervenu depuis Johannesburg, en marge du sommet du G20, pour apporter son soutien au chef

d'état-major. Il affirme que le général Mandon « a toute [sa] confiance » et dénonce une phrase « sortie de son contexte ». Le président insiste sur le fait que les armées françaises, comme celles de nombreux pays européens, doivent se préparer à tous les scénarios, sans que cela n'indique une intention politique d'entrer en guerre.

Le général Mandon clarifie ses propos

Le 23 novembre, le général Mandon intervient pour la première fois à la télévision française. Il reconnaît que sa phrase a pu inquiéter, mais précise qu'elle s'inscrit dans un discours global sur la préparation nationale et la résilience collective. Il rappelle que l'expression « enfants » concernait exclusivement les militaires professionnels et développe la notion de « force d'âme », qu'il associe à la capacité de la société française à réagir face à un choc majeur, qu'il soit militaire, économique ou industriel.

Concernant un éventuel renforcement du service national, le général préfère ne pas se prononcer, soulignant qu'il s'agit d'une décision politique qui relève exclusivement du gouvernement.



Le service militaire volontaire, nouvel outil de préparation

Face aux débats suscités par les propos du général Mandon, le président Emmanuel Macron a annoncé la création d'un service militaire volontaire, qui devrait être opérationnel dès 2026. Destiné aux jeunes Français, ce dispositif vise à renforcer leur engagement civique, leur formation aux enjeux de défense et leur résilience collective.

Ce projet s'inscrit dans une stratégie plus large de préparation nationale, offrant un cadre structuré pour sensibiliser la jeunesse aux réalités de la sécurité et de la défense, tout en encadrant l'apprentissage des responsabilités civiques et militaires. En ce sens, selon le camp présidentiel, cette initiative pourrait contribuer à combiner préparation opérationnelle et éducation citoyenne, offrant aux jeunes l'occasion de comprendre le rôle des forces armées et la nécessité d'une cohésion nationale, sans dramatiser le coût humain des conflits dans l'opinion publique.

* Raphaël Pazuelo



Dr Gözde Kurt Yılmaz

En Turquie, l'histoire des étoiles Michelin a débuté à Istanbul, avant de s'étendre à

Izmir puis à Muğla. La nouvelle destination qui figurera dans l'édition 2026 du Guide Michelin est particulièrement enthousiasmante : la Cappadoce, l'un des plus anciens territoires de peuplement de l'humanité, inscrite pour cette raison sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO. Aujourd'hui, l'étoile Michelin en Turquie n'est plus seulement une plaque apposée à l'entrée de restaurants d'exception : elle est devenue le symbole d'une transformation culturelle à plusieurs niveaux, allant de la cuisine au service, de la production au tourisme. La cérémonie Michelin Turquie, organisée le 5 décembre au Four Seasons Hotel Bosphorus à Istanbul, a clairement révélé l'ampleur de cette mutation. Les étoiles et distinctions spéciales attribuées montrent que la gastronomie turque n'est plus évaluée uniquement à travers la notion de « bon plat », mais également selon des critères de durabilité, de culture du service et de valorisation du patrimoine local.

La philosophie fondatrice du Guide Michelin - reposant depuis 1900 sur l'indépendance, l'anonymat et cinq critères d'évaluation fondamentaux - permet de dépasser une compétition gastronomique réduite à la seule dimension du goût. Certes, la qualité culinaire demeure centrale : le choix des produits, la maîtrise technique, l'équilibre des saveurs et la constance sont examinés avec une grande rigueur. Toutefois,

Les restaurants étoilés Michelin en Turquie et la transformation de la culture gastronomique

Selon le Guide Michelin, le nombre de restaurants en Turquie pour lesquels on modifie son itinéraire - voire que l'on choisit comme raison principale d'un voyage - ne cesse d'augmenter. À cet égard, la contribution du Guide Michelin au développement du tourisme gastronomique est particulièrement précieuse.

Michelin envisage l'expérience dans sa globalité. La présentation, le professionnalisme de l'équipe de salle, le rythme du service et la relation établie avec le client deviennent aussi déterminants que l'histoire racontée par l'assiette.

Le fait que Teruar Urla, établissement d'Izmir ayant conservé son étoile cette année, ait également reçu le Prix du Service, n'a rien d'anodin. Cette distinction souligne que l'expérience gastronomique ne se construit pas uniquement en cuisine, mais aussi à table. Le Prix du Jeune Chef, seule distinction du Guide Michelin attribuée directement à un chef et non à un restaurant, a été décerné cette année à Duru Akgül, cheff du Yakamengen III à Muğla. Ce choix démontre avec force que la créativité gastronomique ne se limite pas aux grands centres urbains. Les langages culinaires développés dans différentes régions d'Anatolie trouvent désormais une reconnaissance à l'échelle internationale.

La catégorie de l'Étoile Verte constitue sans doute l'un des axes les plus structurants de cette transformation. Cette distinction ne s'intéresse pas uniquement à ce qui se trouve dans l'assiette, mais aussi à la chaîne de production qui la sous-tend, ainsi qu'à la relation que l'établissement entretient avec l'environnement et les producteurs. Le fait que

Turk Fatih Tutak - jusqu'ici seul restaurant turc doublement étoilé - ait reçu cette année pour la première fois l'Étoile Verte, montre que la durabilité n'est plus un choix secondaire, mais un critère fondamental. Orfoz (Muğla), Teruar Urla (Izmir) et Babayan Evi (Cappadoce) figurent parmi les autres établissements ayant obtenu pour la première fois l'Étoile Verte. L'entrée de treize restaurants de Cappadoce dans le Guide cette année, ainsi que leur forte présence dans la catégorie durable, prouvent que la place de la région sur la carte gastronomique n'a rien de fortuit. Lauréat l'an dernier du Prix du Jeune Chef et déjà détenteur d'une Étoile Verte, Serhat Doğramacı a cette fois célébré l'obtention de sa première étoile Michelin avec son restaurant Mezra Yalıkavak (Muğla). Parmi les établissements ayant reçu une étoile figure également Araf İstanbul, situé à Kadıköy. Le troisième restaurant distingué d'une étoile lors de la soirée était Revithia (Nevşehir). Les paroles du chef Duran Özdemir - « Il existait en Cappadoce une cuisine en voie de disparition. Nous avons simplement essayé d'en retirer la couche de terre » - révèlent que cette étoile est le résultat non seulement d'une réussite gastronomique, mais aussi d'un travail de mémoire culturelle.



Le fait que, dès l'an prochain, Michelin étende son évaluation à l'ensemble des restaurants de Turquie constitue sans doute l'évolution la plus déterminante. La levée des restrictions régionales permettra non seulement à Istanbul, Izmir ou Bodrum, mais aussi à de nombreuses villes d'Anatolie, de devenir de potentielles destinations gastronomiques.

En conclusion, l'étoile Michelin n'est plus en Turquie un simple symbole de prestige : elle incarne désormais une norme, une discipline et une vision d'avenir. Cette nouvelle cartographie gastronomique, qui dépasse les grandes villes, offre la possibilité de préserver les cuisines locales tout en les ouvrant au monde. Et peut-être plus important encore, elle rappelle avec force que la riche tradition culinaire de la Turquie peut trouver sa place sur la scène mondiale à travers un récit durable, respectueux et de haute qualité.



Gisèle Durero-Köseoglu

La venue en Turquie du pape Léon XIV en novembre 2025 rappelle combien ce pays occupe une place de choix dans l'histoire des déplacements pontificaux : il est en effet l'un des rares à avoir accueilli cinq papes différents depuis 1964, quand Paul VI inaugura l'ère des voyages à l'étranger.

Les relations entre le Saint-Siège et la Turquie plongent leurs racines loin dans le passé. Sous l'Empire ottoman, déjà, au temps de Soliman le Magnifique, des légats pontificaux furent dépêchés à Istanbul pour établir un premier dialogue diplomatique. Au siècle suivant naquit la Légation permanente du Saint-Siège à Constantinople. Le XIX^e siècle vit ces liens se développer à la faveur des Décrets impériaux de Gülhane en 1839 et du « Hatt-ı Hümayun » de 1856, qui proclamaient l'égalité de tous les sujets de l'Empire, indépendamment de leur religion. Avec l'avènement de la République, la Légation se transforma en Nonciature Apostolique à Ankara.

Mais le facteur décisif qui fit de la Turquie une destination privilégiée des voyages pontificaux fut sans doute le long séjour à Istanbul d'Angelo Roncalli, futur Jean XXIII. Envoyé en 1935 comme Nonce Apostolique, il y demeura neuf années, animé par une profonde volon-

La Turquie au palmarès des voyages pontificaux



té d'échanges interconfessionnels. On le voyait parcourir à pied les ruelles du centre pour apprendre le turc, converser avec les commerçants des marchés, partager un thé avec des habitants de toutes origines, fréquenter les librairies en quête de livres d'Histoire. Ses relations étaient tout aussi chaleureuses avec le Patriarcat œcuménique qu'avec les autorités musulmanes. Sa simplicité, son humour, sa bienveillance nourrissent quantité d'anecdotes : ainsi, à un voisin intrigué par la lumière allumée chaque nuit dans son appartement, il aurait répondu avec douceur : « Je veille sur Istanbul. Quand la ville s'endort, je demande à Dieu de la protéger. » Il inspira aux habitants une telle affection qu'on le surnomma bientôt, avant même son élection en 1958, « le pape d'Istanbul » et qu'une rue « Pape Roncalli » fut inaugurée en 2004, dix ans avant sa canonisation.

Il ne fait guère de doute que son expérience stambouliote influença l'esprit du Concile Vatican II de 1962, par sa volonté « d'ouvrir les fenêtres de l'Eglise », et prépara le célèbre texte *Nostra Aetate*, que Paul VI publia après sa mort. Son idéal de dialogue interreligieux marqua durablement ses successeurs, les incitant à se rendre dans des pays de confession majoritairement non chrétienne.

En 1967, Paul VI fut ainsi le premier pape à fouler le sol turc. Quelques jours seulement après un séisme frappant Istanbul, il fit de son voyage un geste œcuménique majeur : rencontres avec musulmans, juifs, autres Églises chrétiennes, visite à Éphèse et à Izmir. Sa photographie embrassant fraternellement le patriarche Athénagoras et l'annulation de l'excommunication réciproque datant du Grand schisme de 1054, demeurent le symbole du rapprochement avec l'orthodoxie. Jean-Paul II, en 1979, poursuivit cet élan. Après un arrêt au mausolée d'Atatürk à Ankara, il rencontra les patriarches, orthodoxe et arménien, et, soucieux d'approfondir la concertation entre christianisme et Islam, échangea également avec des dignitaires musulmans. Benoît XVI, en 2006, se rendit à la Maison de la Vierge à Éphèse avant de rencontrer à Istanbul le patriarche Bartholomée Ier, le patriarche arménien Mesrob, puis le mufti de Turquie à la Mosquée Bleue. Quant



au pape François, en 2014, il souligna avec force la vocation de la Turquie à établir un pont entre les peuples et salua l'accueil généreux offert par le pays aux réfugiés syriens. Il fut reçu par les autorités, visita Sainte-Sophie, la Mosquée Bleue et rencontra le Patriarche œcuménique.

Enfin, à l'occasion du 1700^e anniversaire du premier Concile de Nicée, le pape Léon XIV a tenu à intensifier le dialogue entre Orient et Occident. À Iznik, il a présidé une prière réunissant l'ensemble des représentants du christianisme - orthodoxes, arméniens, syriaques - a également rencontré le grand rabbin, et le mufti à la mosquée du Sultan Ahmet.

Ainsi, le voyage en Turquie occupe une place privilégiée dans le cœur des papes. Et s'il ne fallait retenir qu'une phrase du séjour de Léon XIV, ce serait sans doute celle qu'il a prononcée devant les vestiges de la basilique Saint Néophyte de Nicée : « L'utilisation de la religion pour justifier la guerre et la violence, comme toute forme de fanatisme, doit être rejetée avec force, tandis que les voies à suivre sont celles de la rencontre fraternelle, du dialogue et de la collaboration. »



Michael Emami

Baruch Spinoza, né en 1632, était un brillant philosophe néerlandais d'origine juive portugaise, surtout connu pour son panthéisme, la doctrine selon laquelle Dieu est identique à la Nature. Contrairement à la théologie traditionnelle, qui présente Dieu comme un créateur transcendant, Spinoza soutenait que Dieu n'est pas séparé du monde, mais est la substance même de l'existence.

Spinoza affirmait qu'il n'y a qu'une seule substance dans l'univers : Dieu et la Nature en un. Tout le reste, comme les humains, les arbres, les planètes, est un mode ou une expression de cette seule substance. Cette vision démonta le dualisme de Descartes, qui postulait une séparation entre l'esprit et le corps. Pour Spinoza, les deux sont des attributs d'une même substance divine. Cette identification radicale de Dieu à la Nature fut controversée à son époque, car pour certains, elle élevait le monde naturel au rang de saint - en revanche, pour d'autres, elle réduisait Dieu à une simple matière.

Spinoza croyait que la véritable liberté face aux chaînes de la superstition vient de la compréhension de la nécessité et de l'acceptation de l'implication de la nature dans notre propre croyance naturelle. Puisque tout dans la nature

L'éthique naturaliste de Baruch Spinoza

Je vous parlerai aujourd'hui d'un homme qui, je pense, a changé le monde philosophiquement en remettant en question la superstition et le dogmatisme religieux. Il a ouvert la voie à des philosophes tels qu'Emmanuel Kant, Schopenhauer et Nietzsche, qui sont devenus de fervents adeptes de sa doctrine de l'Être suprême. La philosophie de Spinoza était une vision radicale de la réalité dans laquelle Dieu, la Nature et l'Existence forment un tout essentiellement unifié : l'Être suprême. Le dogme religieux traditionnel est rejeté, remodelant ainsi l'éthique, la liberté et le bonheur humain.

suit des lois déterministes, la liberté humaine ne consiste pas à échapper à la nécessité mais à s'aligner avec elle par la raison. Il distinguait la connaissance en trois formes : imagination, raisonnement et sagesse intuitive, la forme la plus élevée de saisir la réalité dans le cadre de la compréhension de l'existence de Dieu par la Nature. Ainsi, grâce à la raison et à l'intuition, les humains peuvent surmonter des passions religieuses irrationnelles et atteindre la liberté.

Pour Spinoza, la liberté n'est pas faire ce qu'on veut, mais vivre en harmonie avec l'ordre rationnel de l'univers. En combinaison avec l'éthique de Spinoza se trouve son concept de conatus, la volonté innée de chaque être de persister dans son existence. Les émotions et désirs humains expriment cette impulsion, aux côtés d'émotions négatives telles que la haine ou l'envie qui surgissent lorsque notre conatus est contrecarré. En revanche, des émotions positives comme la joie et l'amour surgissent lorsque notre conatus est affirmé.

Spinoza croyait fermement qu'en comprenant les causes de nos émotions, nous pourrions transformer des états passifs contrôlés par la passion en états actifs guidés par la raison. Le but éthique ultime de Spinoza est l'amour intellectuel de Dieu. Cela ne signifie pas un culte au sens religieux, mais une reconnaissance rationnelle et joyeuse que tout fait partie de l'ordre divin.

Aimer Dieu intellectuellement, c'est aimer l'existence elle-même, se voir comme un mode de la substance infinie. Cet amour apporte paix, bonheur et libération de la peur de la mort, puisque l'esprit participe à l'éternité grâce à sa connexion à Dieu et à la Nature. Spinoza rejetait le libre arbitre au sens traditionnel. Il soutenait que tout arrive par nécessité, déterminé par la nature de Dieu dans la Nature.

Sa notion de nécessitarisme vient de l'idée que rien n'est contingent : tout découle de l'ordre divin. L'éthique, donc,

ne consiste pas à obéir à des commandements divins, mais à comprendre la réalité et à y vivre rationnellement ; elle rappelle la philosophie socratique de la raison et de la rationalité.

Cela fait de Spinoza l'un des premiers philosophes à proposer une éthique naturaliste, fondée non pas sur la loi religieuse mais sur la raison et la structure de l'existence. La vérité de la philosophie de Spinoza réside dans son unité radicale d'existence et d'harmonie avec la nature, car Dieu n'est pas au-dessus du monde mais est le monde lui-même. La liberté humaine ne consiste pas à fuir la nécessité, mais à la com-

prendre. Le bonheur vient d'un amour rationnel de la réalité, transformant les passions en joie active. Sa vision reste l'une des tentatives les plus audacieuses de réconcilier la science, l'éthique et la spiritualité en un processus de pensée unique, cohérent et rationnel.





Sirma Parman

Depuis la fin du XVIII^e siècle, l'art occidental ne se définit plus seulement par des styles

ou des mouvements, mais par un déplacement constant de l'autorité. Des académies aux musées, des critiques aux collectionneurs jusqu'aux algorithmes d'aujourd'hui, il y a toujours des acteurs qui décident de ce qui est considéré comme de l'art. Pour l'essentiel de l'histoire de l'art, le véritable enjeu n'était pas de savoir ce qu'est l'art, mais de déterminer qui est autorisé à en décider.

Revenons 250 ans en arrière. À la fin du XVIII^e siècle, l'art est encore largement contrôlé par des institutions centrales. Les académies royales et les Salons, soutenus par l'Église, la monarchie et l'aristocratie, fixent les règles, déterminent les sujets légitimes et définissent ce qui mérite d'être reconnu comme de l'art. La formation et la reconnaissance passent par ces structures, laissant peu de place aux voix extérieures. L'art existe alors à l'intérieur d'un cadre précis, validé avant même d'être montré au public.

Au milieu du XIX^e siècle, l'autorité artistique commence à se fissurer. Le refus du Salon officiel pousse certains artistes à exposer en dehors des cadres établis, tandis que les critiques prennent une place de plus en plus importante. Des fi-

250 ans à décider de ce qu'est l'art

Pour célébrer le 250^e numéro d'Aujourd'hui la Turquie, j'ai souhaité revenir sur les 250 dernières années de l'histoire de l'art. Et plus particulièrement, d'aborder une question intéressante : qui décide de ce qu'est l'art au fil des années ?

gures comme Manet et Monet renforcent cette rupture. Les choix esthétiques de ces artistes ont été jugés provocateurs à l'époque. L'art devient un sujet de débat public, et non plus une validation institutionnelle fermée. Les artistes ne se contentent plus d'obéir aux normes existantes, mais ils commencent à négocier l'autorité qui définit ce qu'est l'art.

Mais le pouvoir ne disparaît jamais, il se déplace ! Il ne faut pas oublier que l'art reste aussi un commerce. Au XX^e siècle, des artistes comme Duchamp interrogent de manière radicale ce qui peut être considéré comme une œuvre d'art. Pourtant, même lorsque les règles semblent s'effondrer, « quelqu'un » continue de fixer la valeur des œuvres. À cette période, les musées remplacent les académies comme principales instances de légitimation. Des institutions comme le MoMA deviennent des prescripteurs de goût, tandis que les commissaires d'exposition gagnent en importance. Les collectionneurs exercent une influence croissante sur ces choix et sur la reconnaissance artistique. Ainsi, les collectionneurs (les détenteurs du capi-



tal) continuent de décider quels artistes gagnent en visibilité, montrant que les règles du jeu n'ont pas vraiment changé. Après la Seconde Guerre mondiale, le marché de l'art prend une place centrale dans la reconnaissance des artistes. Les galeries, les collectionneurs et les ventes aux enchères deviennent des acteurs déterminants de la valeur des œuvres. La réussite artistique se mesure de plus en plus à travers le marché. Ainsi, le prix devient un indicateur de légitimité.

Cette idée a été analysée par Pierre Bourdieu. Selon lui, la valeur artistique n'est pas inhérente à l'œuvre elle-même, mais produite par un ensemble d'acteurs tels que les critiques, les institutions et les collectionneurs. Dans ce système, le

prix devient un marqueur de reconnaissance et de légitimité. Cette réalité invite alors à s'interroger sur ce que l'on considère réellement comme de l'art.

Alors, parlons d'aujourd'hui. Qui décide aujourd'hui de ce qu'est l'art ? Les réseaux sociaux, pour moi, sont un sujet complexe. Je ne suis pas sûre de la sincérité des algorithmes ou du caractère viral des contenus : attirent-ils réellement notre attention ou nous sont-ils imposés ?) Puisque ces espaces me semblent rarement authentiques, je ne sais pas jusqu'où ils peuvent influencer le monde de l'art. Néanmoins, il est indéniable que le nombre de *followers* et le fait de devenir viral jouent aujourd'hui un rôle dans la visibilité d'un artiste. Une « présence sur les réseaux sociaux » est devenue une réalité.

Ainsi, au cours des 250 dernières années, l'art lui-même et l'identité de l'artiste ont évolué, et la relation entre l'art et le public s'est transformée. Mais une chose reste inchangée : l'art étant un produit commercial, il y aura toujours des gens pour le vendre, et ils ont encore le droit de décider ce qu'est l'art !



Simruğ Bahadır

C'est un film dont on ressort forcément avec une réflexion, tant il aborde avec finesse

la difficulté de savoir ce que l'on désire réellement dans la vie. Si l'amour en constitue le thème central, le film dépasse largement le cadre de la romance pour explorer également des questions telles que la vie après la mort, la fidélité et l'éternité. C'est précisément cette richesse thématique et ce ton singulier qui m'ont séduite, moi qui ne suis pourtant pas une grande adepte des comédies romantiques.

Le scénario, coécrit par David Freyne et Patrick Cunnane, est à la fois ludique et profondément humain. Il pousse constamment le spectateur à se demander : qu'aurais-je fait à leur place ? Avant d'entrer dans l'analyse, il convient de revenir brièvement sur l'histoire.

Le film s'ouvre sur un couple âgé, Larry et Joan, que l'on découvre se rendant en voiture à la fête de *gender reveal* de leur petit-enfant. Lors de la célébration, Larry s'étouffe accidentellement avec un biscuit et perd connaissance. Il se réveille alors dans un train, sous l'apparence de sa jeunesse : Larry est mort. Il se retrouve dans une zone artificielle appelée *Afterlife*, où on lui demande d'attendre son coordinateur de l'au-delà. En explorant cet espace, il croise sans le savoir Luke, le premier mari de Joan, mort jeune à la guerre.

Dans cet *Afterlife*, une règle s'impose : chaque personne dispose d'une semaine

Eternity ou le vertige du choix éternel

Eternity (Pour l'éternité) est un film de comédie romantique qui, en plein hiver, parvient à nous réchauffer le cœur tout en nous touchant parfois par sa mélancolie...

pour choisir l'endroit où elle passera l'éternité, ou bien décider d'attendre un être aimé. Luke, quant à lui, a attendu Joan pendant soixante-sept ans. Larry, de son côté, choisit l'éternité et laisse une lettre d'adieu à Joan. Mais au moment même où il s'apprête à partir, Joan arrive à son tour dans l'*Afterlife*. Elle retrouve Larry, et Luke, informé de son arrivée, les rejoint. À partir de là, la situation se complique : le choix final appartient désormais à Joan. Qui choisira-t-elle ?

C'est autour de cette question que le film se déploie. Tandis que Larry et Luke tentent chacun, à leur manière, de séduire Joan, le spectateur assiste à cette étrange compétition amoureuse, mais surtout à la profonde confusion intérieure de Joan, déchirée entre deux formes d'amour.

L'un des aspects qui m'a le plus marquée est cette capacité du film à être à la fois chaleureux et profondément réflexif. Le thème de l'*Afterlife* apporte une dimension originale et inattendue au genre de la comédie romantique. Rarement ce type de film nous invite à réfléchir à la mort et à ce qui pourrait lui succéder. La question posée est à la fois simple et vertigineuse : faut-il passer l'éternité avec la personne avec laquelle on a partagé toute une vie, ou recommencer à zéro avec l'amour perdu trop tôt, celui que l'on n'a jamais vraiment eu le temps de vivre ? Cette interrogation, à la fois nouvelle et profondément philosophique, donne au film une véritable profondeur. J'ai regardé *Eternity* du début à la fin avec un intérêt constant. Le rythme ne faiblit jamais, et le film touche juste émotionnellement. Il parvient à être

drôle et triste à la fois, à faire rire tout en émouvant. Ces derniers temps, il devenait rare de tomber sur des films véritablement *feel good*, et celui-ci m'a agréablement surprise. La manière dont il aborde l'idée de l'éternité et les



grandes questions existentielles liées à l'amour est sincère et étonnamment réaliste. Le film interroge également, avec délicatesse, ce que signifie réellement le « véritable amour ».

À mon sens, *Eternity* s'impose comme un film idéal pour réchauffer les cœurs durant les mois d'hiver. Actuellement à l'affiche, il saura séduire celles et ceux qui s'intéressent à ces thématiques et qui se posent des questions sur l'amour. Qu'on l'appelle amour, attachement ou fidélité, le film offre une réflexion sensible et accessible. Je ne peux que vous le recommander : ne le manquez pas. Il saura, sans aucun doute, vous toucher. Je vous souhaite un très bon visionnage.

